



# LES VENINS DE LA COUR

Karin Hann

éditions du  
**ROCHER**

ROMAN HISTORIQUE



# Les Venins de la Cour

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

*Les Lys pourpres*, 2012.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Althéa ou la Colère d'un roi*, Robert Laffont, 2010, prix spécial  
du jury du Salon d'Ile-de-France 2011.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

trombe devant la berline des Mergenteuil et s'engouffra dans la cour intérieure du château.

Louis XIV arrivait à Versailles.

Les Suisses, au garde-à-vous le long des grilles, présentèrent les armes lorsque le souverain descendit de voiture pour gagner ses appartements. De loin, Althéa aperçut trois dames sortant du carrosse à la suite du roi, mais ne put les discerner, à l'exception de la reine, reconnaissable à sa petite taille.

– J'ignore si Athénaïs est l'une d'entre elles, souffla Althéa.

– Nous n'allons pas tarder à être fixés ! rétorqua Mathieu en vérifiant le pommeau de son épée, sans laquelle l'accès du château lui serait refusé.

Après avoir marché un long moment, le duc, la duchesse et leur fille arrivèrent sur l'esplanade, de l'autre côté du bâtiment, et une vue imprenable s'offrit à eux. Althéa s'émerveilla de l'avancement des travaux du Grand Canal<sup>21</sup>. Elle se souvenait avec précision avoir vu, présentés par Sa Majesté elle-même, les croquis de cette immense percée, ce projet pharaonique pour acheminer l'eau et créer un espace navigable en parfaite harmonie avec un décor qui allait peu à peu s'agencer autour de cette perspective. Elle n'était revenue à Versailles que l'année passée, sur l'invitation de la marquise, pour assister à une fête somptueuse offerte par le roi en ses jardins<sup>22</sup>. Mais tant de monde œuvrait à ces chantiers que l'on voyait sortir de terre bâtiments, jets d'eau et bassins d'une année sur l'autre. Athénaïs lui avait écrit que le monarque avait encore commandé vingt-quatre nouvelles statues<sup>23</sup>, afin d'embellir les bosquets du parc... Les travaux n'en finissaient pas. Rien n'était trop beau pour magnifier la majesté royale, et l'on redéfaisait deux ans après ce qui venait d'être construit.

Le peuple de Paris grondait ; le roi n'en avait cure.

Des libelles circulaient sous le manteau, dénonçant le train de vie dispendieux de la Cour et le faste des maîtresses royales. Les ouvriers mouraient par centaines sur les chantiers, de froid ou d'accident – l'assèchement des marais ayant par contre considérablement réduit le risque de fièvres. Mais seul comptait le résultat, et Louis pouvait s'enorgueillir de son éblouissant palais.

Mathieu, Althéa et leur fille profitèrent un long moment des jardins avant de gagner les bâtiments pour se faire annoncer auprès de Mme de Montespan. Ils patientèrent dans l'antichambre de la marquise, craignant qu'elle ne soit absente.

Soudain pourtant, une porte s'ouvrit et Athénaïs fit son entrée. Épaissie par ses nombreuses maternités, elle n'en demeurait pas moins une femme très attirante qui, parée comme une châsse, s'avança vers Mathieu et lui tendit une main couverte de bijoux à baiser. Elle se tourna ensuite vers Althéa pour la serrer dans ses bras, puis considéra enfin Éloïse.

– Ravissante ! Encore plus belle que dans mes souvenirs ! s'exclama-t-elle. Laissez-moi vous détailler, jeune fille, dit-elle en prenant un peu de recul tout en gardant les mains d'Éloïse dans les siennes. Vous êtes parfaite !

– Parfaite pour quoi, au juste ? articula Mathieu en dévisageant la marquise.

Athénaïs lui sourit.

– Mais parfaite pour faire avec grâce ses débuts dans le monde ! Tranquillisez-vous : notre roi porte ses regards vers Mme de Maintenon<sup>24</sup>, que beaucoup appellent « Mme de Maintenant », soupira la marquise. C'est une dévote de la pire espèce, surtout si l'on considère son passé sulfureux !

– Tout ce que l'on murmure serait donc vrai ? intervint Althéa.

– Et pire encore ! Cette hypocrite feint la sagesse, la vertu et la bonté, mais elle est ambitieuse, croyez-le bien !

– Je suis vraiment désolée... souffla Althéa. Je sais combien tout cela peut être difficile pour vous, ma tendre amie...

– Fort heureusement, la construction de Clagny<sup>25</sup> me distrait de ma morosité... À ce sujet, je comptais vous proposer de m’y retrouver après-demain. Nous évoquerons plus avant le détail de votre séjour...

– Avec grand plaisir. Il me tarde de découvrir ce domaine dont vous me vantez tant les charmes dans vos lettres ! s’exclama Althéa.

– Vous verrez ! Ce n’est certes pas encore fini, mais c’est déjà charmant ! En attendant, puis-je vous faire les honneurs des embellissements de Versailles ? Il fait encore très chaud, descendons dans les jardins, nous y trouverons un peu de fraîcheur et vous pourrez apercevoir l’immense chantier qui se prépare en vue de récupérer l’eau des étangs de Trappes et de Bois-d’Arcy.

– L’étang du Val<sup>26</sup> n’était-il pas suffisant ? Je croyais qu’il pourvoyait à lui seul le réservoir de la grotte de Thétis ? demanda Althéa avec intérêt.

– Vous le savez, ma chère, vous plus qu’une autre : depuis que Sa Majesté a admiré les fontaines de Vaux, elle n’a de cesse d’en construire à Versailles<sup>27</sup> !

La marquise conduisit ses amis dans le parc, les instruisant au fur et à mesure de la promenade des intentions du roi, désignant l’horizon de son ombrelle chaque fois qu’elle détaillait les travaux relatifs à l’édification des aqueducs achevés ou en projet. Mathieu et Althéa écoutaient toutes ses explications avec beaucoup d’intérêt. Éloïse ne savait où poser les yeux, tant les arrangements des jardins la ravissaient.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Décidément, cet homme la troublait. Son air doux et affable était rassurant, et cette façon qu'il avait de pencher la tête pour l'écouter parler le rendait presque tendre.

– Mais je ne vois que vous ce soir ! Et les hasards de la danse ne sont que pour peu dans cette constatation : de fait, vous éclipserez toutes les jeunes filles présentes dans ce salon...

– Votre compliment me touche d'autant plus qu'il s'agit là de mon premier bal à la Cour...

– J'espère qu'il y en aura d'autres, car je serais fort aise de vous revoir... Pensez-vous que je puisse venir vous présenter mes hommages chez Mme de Montespan, chez qui vous demeurez, si j'ai bien compris ?

– Bien sûr ! Nous en serions honorées. Et vous pourriez apprécier Clagny qui est un endroit superbe !

– Eh bien, la chose est entendue. Je ferai déposer ma carte demain chez la marquise. Je suis vraiment très heureux de ce hasard qui m'a mené à vous ce soir, mademoiselle de Mergenteuil, et attends avec impatience de faire plus avant votre connaissance...

– Tout le plaisir est pour moi, monsieur. Maintenant, permettez que je me retire, Mme de Montespan doit m'attendre sur la terrasse.

Éloïse traversa l'enfilade des salons et s'arrêta pour goûter quelques douceurs au buffet.

– Vous faites des ravages ce soir ! Et tous ces cœurs que vous brisez ne semblent pas entamer votre appétit !

Sinclair la contemplait, avec une pointe d'insolence dans le regard.

– Vous avez le don d'apparaître au moment où l'on ne vous espère pas ! répliqua-t-elle.

– C'est malheureusement pour toutes les fois où je disparaissais alors que l'on souhaiterait que j'y sois, soupira-t-il d'un air

ennuyé.

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux d'Éloïse.

– Ah ? Vous brisez donc souvent des cœurs, vous aussi... souffla-t-elle, espiègle.

– Ma foi, ce n'est pas chez moi une vocation ! Mais je ne crois guère à l'amour, et surtout, j'ai une vie qui n'admet aucune attache, encore moins une épouse et des enfants...

– Vous n'avez donc jamais aimé personne...

– Nous avons ce point en commun, me semble-t-il ?

Sinclair la dévisageait avec intérêt, attendant sa réponse d'un air taquin.

Elle soupira.

– Eh bien, au fond... Oui. Vous avez raison. Je ne pense pas être très attirée par les choses de l'amour... avoua-t-elle, un peu embarrassée.

Sinclair éclata de rire.

– Vous êtes extraordinaire ! Enfin une jeune fille qui ne rêve pas de sérénades au clair de lune et de serments d'amour éternels !

– Non, en effet, très peu pour moi, répondit-elle avec un regard franc.

– Vous me plaisez beaucoup, Éloïse de Mergenteuil, et je m'engage à ne pas vous courtiser. Votre honnêteté vous honore, cette spontanéité est si rare de nos jours, surtout dans l'entourage du roi ! Si vous l'acceptez, je vous offre mon amitié, dit-il en lui présentant sa main.

La jeune fille le dévisagea un instant, puis choisit de serrer cette main qui se tendait.

– J'accepte, monsieur, cependant, à une condition.

– Laquelle ? demanda Sinclair.

– Que nous soyons toujours d'une totale franchise l'un envers l'autre. Au fond, comme vous l'avez été ce soir ! suggéra-

t-elle, complice.

– C’est promis. Je m’y engage solennellement. Vous aurez en moi un allié honnête, qui ne se répandra point en compliments sur vos appas et qui sera toujours sincère.

– Alors, puisque c’est sans ambiguïté, faites-moi le plaisir de nous visiter à Clagny, comme vous l’a demandé Mme de Montespan.

– Je viendrai, soyez-en assurée. Je serai heureux de vous revoir, Éloïse ! Permettez-vous que je vous appelle ainsi ?

– J’y consens d’autant plus volontiers que je n’ai pas tant d’amis... Mais puisque nous sommes sincères, dites-moi donc pourquoi votre vie ne vous permettrait-elle pas d’aimer, reprit-elle.

– Je suis sans cesse à courir le monde. Je rapporte beaucoup de pierres précieuses brutes que notre sire fait ensuite tailler par ses orfèvres...

– Vous êtes chasseur de trésor ?

– Si vous voulez, en tout cas il me plaît que vous me voyiez ainsi ! Mais je ne suis malheureusement pas celui qui a vendu au roi sa plus belle pièce...

– Quelle est-elle ? demanda la jeune fille, piquée de curiosité. Je n’ai pas suffisamment vu Sa Majesté pour avoir la chance de connaître cette merveille.

– C’est un diamant bleu d’une eau incomparable. La pierre a été livrée par Jean-Baptiste Tavernier<sup>30</sup> qui, comme moi, fournit très largement la Cour en gemmes... J’ai assisté à la présentation du joyau<sup>31</sup> monté à l’extrémité d’une broche que Sa Majesté portait agrafée sur son jabot de dentelle. C’était tout simplement éblouissant ! Je crois n’avoir jamais rien vu d’aussi beau !... Le joaillier<sup>32</sup> qui l’a facetté a fait merveille ! J’aurais vraiment aimé être celui qui découvrit la pierre... On l’appelle le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– C’est la vie que j’ai choisie. La flagornerie m’ennuie très vite, et l’air de la Cour ne vaut pas celui du large ! Mais croyez-le, ma chère : si j’avais dû prendre épouse, elle vous aurait beaucoup ressemblé !

– Cessez ce jeu avec moi, rappelez-vous nos conventions ! Emmenez-moi plutôt boire un rafraîchissement, il règne ici une chaleur épouvantable !

– Je suis votre chevalier servant, madame ! répondit Sinclair en lui offrant le poing, sur lequel elle posa gracieusement sa main.

– Ne vous méprenez pas, mon cher, c’est moi qui viens d’épouser cette dame ! intervint Enguerrand en passant d’autorité son bras sous celui d’Éloïse.

– Naturellement, concéda le jeune marquis en s’inclinant. À plus tard, ma chère...

Les nouveaux mariés s’éloignèrent pour traverser les salons en enfilade, attentifs à chaque invité. Éloïse, ébahie de voir tout ce faste, peinait à croire qu’elle venait d’épouser le fils d’un duc, en présence du roi et de toute la Cour. Ce soir, elle regagnerait l’hôtel de Vermonfort dont elle était devenue la nouvelle maîtresse. Elle y avait été reçue plusieurs fois et avait, à chacune de ses visites, noté les embellissements qu’elle y pourrait apporter. Il lui tardait de racheter du mobilier, de s’installer un cabinet de bains, d’orner le hall de tapisseries précieuses et surtout d’agrandir la bibliothèque. Et même si les au revoir à ses parents lui serrèrent le cœur, ce fut avec enthousiasme et fierté qu’elle quitta les lieux en compagnie de sa nouvelle famille pour monter dans la luxueuse voiture frappée aux armes des Vermonfort.

Il était déjà tard lorsqu’on atteignit Paris, fort heureusement éclairé depuis peu grâce à La Reynie. Les rues étaient désertes, les volets clos sur ce froid de décembre qui accrochait des



stalactites aux toits et faisait briller la neige sous les lanternes. D'un pas souple, la jeune mariée descendit de voiture et s'engouffra dans l'immense vestibule tout illuminé. Les domestiques accueillirent comme il se devait le comte et la comtesse, alignés en une haie d'honneur s'étirant depuis le perron jusqu'au fond du hall. Épuisé, le vieux duc regagna ses appartements où son valet de chambre le mit au lit après lui avoir donné ses médecines.

Les époux se séparèrent en haut du grand escalier, afin de se préparer pour la nuit. La vaste chambre de la comtesse était tendue de damas rose tendre, assorti aux courtines d'un ton plus soutenu. On avait disposé un plateau avec une miche de pain, du fromage et du poulet froid, ainsi qu'une carafe de vin sur une table dans un angle de la pièce. Éloïse, que ses chambrières venaient d'apprêter, attendait nerveusement que l'on frappât à sa porte, assise dans son lit, les draps et les fourrures relevées jusqu'au cou. Elle scrutait l'obscurité, qu'éclairait juste un candélabre et le feu de la cheminée, afin de se familiariser avec son nouveau décor. Ce fut sa femme de chambre qui toqua doucement, puis entra pour la prévenir que Monsieur le comte, légèrement indisposé, ne paraîtrait point et lui souhaitait le bonsoir.

Surprise mais elle-même épuisée, la jeune fille se blottit, rassérénée, sous sa courtepointe.

\*

Elle s'éveilla bien tard et s'étonna, auprès de la servante qui lui portait un plateau sur lequel étaient disposées une tasse de lait au miel, des tranches de pain beurré et une corbeille de

fruits, qu'on l'eût laissée autant dormir.

– Ordre de votre époux, Madame la comtesse, répondit la chambrière en relevant les rideaux de velours avant d'ouvrir les volets intérieurs.

– Demandez que l'on vienne m'apprêter à ma toilette, Eulalie, je vous prie.

– Il vous faut manger quelque chose avant, Madame ! objecta la servante d'un ton sans réplique.

Éloïse attaqua son pain à belles dents. Eulalie tira le cordon de soie qui pendait à côté des courtines, afin de sonner à l'office. Quelque temps après, la femme de chambre fit son entrée, salua la jeune épousée et lui présenta la toilette qu'elle venait de chercher dans sa garde-robe.

Ravissante dans du brocart bois de rose tissé d'argent qui flattait son teint, la comtesse quitta, trois quarts d'heure plus tard, son antichambre. Elle souhaitait rencontrer plus avant les gens qui allaient désormais la servir et découvrir sa nouvelle demeure, dont elle ne connaissait que les appartements de réception. D'humeur assez légère, elle enfila le long couloir qui desservait les nombreuses pièces des appartements privés.

Son attention fut arrêtée soudain par des éclats de voix qui lui parvinrent depuis le cabinet particulier du duc. Visiblement, son époux et son beau-père avaient un échange assez vif. Tout doucement, elle s'approcha et tendit l'oreille.

– Notre maison est prestigieuse et je ne souhaite pas être la risée de toute la Cour ! tonnait le vieil homme avant de tousser violemment.

– Personne à la Cour ne se moque de Monsieur !

– La maison d'Orléans à une descendance !

– Père, je vous assure que les Vermonfort auront la leur !

– Je compte bien voir votre charmante épouse grosse avant mon trépas ! Tâchez de ne point faillir !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fragile de son beau-père. Elle tâcha donc, dans un premier mouvement, de garder son calme et d'accueillir son époux en maîtresse de maison sûre de ses prérogatives.

– Ne pensez-vous pas, mon ami, qu'il serait plus sage d'aller vous reposer et de conduire nos hôtes en leurs appartements ? dit-elle d'une voix qui se voulait assurée.

– Mes hôtes n'iront nulle part, madame. Ce sont des amis qui vont m'aider ce soir à réaliser notre grand dessein ! Buvons à la santé du futur duc de Vermonfort ! dit-il en levant une bouteille à laquelle il but ensuite au goulot.

– Notre... Notre grand dessein ?...

– Patientez, madame... rétorqua Enguerrand en commençant de se dévêtir.

Horriifiée, Éloïse constata que ses deux acolytes<sup>44</sup> faisaient de même. Le chevalier de Lorraine la toisait, ironique et mauvais.

La scène qui suivit devait à jamais se graver dans sa mémoire. Tous trois se glissèrent dans sa couche et entreprirent de se mignoter, riant et commentant le spectacle pour s'exciter mutuellement. L'air hagard de la jeune femme les faisait parfois s'esclaffer de plus belle, les encourageant à employer des mots qui froisseraient sa pudeur. Elle assista à leurs ébats, détournant les yeux, au bord du vertige, comprenant enfin ce qui maintenait jusque-là son époux si loin de ses devoirs. Mais lorsqu'il finit par se tourner vers elle, elle saisit le pourquoi de ces égarements et, avant qu'elle n'ait pu protester, il attrapa ses poignets, la plaqua sur le matelas et la prit d'un seul élan, sans perdre de vue ses comparses qui ahaïaient de plaisir, l'un sur l'autre, juste à côté d'eux. Éloïse sentit une douleur fulgurante lui déchirer le bas-ventre. Puis sa vue se brouilla de larmes. Elle comprit que son mariage venait d'être consommé et appela de ses vœux la fin

de son martyre en fermant les yeux. Elle entendit les deux jeunes gens pousser un cri après tous leurs soupirs, ce qui sembla provoquer chez son époux un sursaut d'excitation. À son tour, il accéléra son mouvement et s'affala sur elle dans un ultime élan assorti d'un gémissement de satisfaction.

– Voilà qui est fait, souffla-t-il en roulant sur le côté.

Le chevalier de Lorraine et son amant s'assoupirent bientôt, épuisés de vins et de plaisir, et le comte de Vermonfort ne tarda pas à les imiter. Éloïse se glissa doucement en dehors du lit afin de ne réveiller personne et, pieds nus sur les terres cuites, alla ouvrir les croisées de son antichambre pour respirer l'air de la nuit et tenter de reprendre son souffle. Elle avait l'impression qu'on lui enserrait la poitrine et que son corps brûlait. Avisant un broc d'eau placé à côté d'un bassinet de porcelaine, elle entreprit de se laver et changea sa chemise. Puis elle alla discrètement tirer du sommeil Eulalie, sa femme de chambre, qui dormait sur une paille dans sa garde-robe, lui mettant un doigt sur la bouche alors que celle-ci manifestait sa surprise.

– Madame la comtesse est-elle souffrante ? murmura la domestique en voyant le visage baigné de larmes de sa maîtresse.

– Non... Je peux juste... m'allonger avec toi ?

Stupéfaite, la servante n'osa pas répondre et se recula tout au fond, près du mur. Alors Éloïse s'étendit, tremblante, sur le grabat.

Eulalie sentit qu'elle était glacée.

Le froid intérieur qui était entré en elle ce soir-là ne la quitta plus. Le corps d'Éloïse demeura en hiver. La scène se reproduisit de nombreuses fois, sans que jamais la jeune femme ne puisse se soustraire à ces séances de torture organisées par son époux. Seul l'espoir d'être enfin grosse la soutenait dans sa vie de tous les jours. Aussi, lorsqu'un matin Justine vint récupérer le plateau qu'elle avait déposé près de la comtesse à



son réveil et que cette dernière se leva, laissant apercevoir sa chemise de lin blanc maculée d'une tache de sang, la servante eut-elle l'air épouvanté.

– Mon Dieu, mais Madame la comtesse n'est donc pas... ?

– Eh non, ma pauvre Justine, répondit Éloïse, très lasse. Madame la comtesse *n'est pas*. Aidez-moi à me préparer et faites atteler. Si Monsieur me mande, dites-lui que je suis partie voir mon ami médecin.

---

43. Philippe de Lorraine-Armagnac, dit le chevalier de Lorraine, né en 1643 et mort en 1702. Très joli garçon, il était le favori de Monsieur, duc d'Orléans, qui cédait à tous ses caprices. Lorraine était extrêmement débauché, méchant et sans aucune morale. Il fut même compromis dans l'assassinat d'un jeune marchand, d'abord violenté par toute sa bande d'amis. Il fut toujours à l'origine des conflits entre Monsieur et ses épouses successives. On a même murmuré qu'il n'était peut-être pas étranger à la disparition d'Henriette d'Angleterre, la première duchesse d'Orléans, morte subitement...

44. Ce mot prend le sens péjoratif que nous lui connaissons de « compagnon, complice qu'une personne traîne toujours à sa suite » précisément au XVII<sup>e</sup> siècle !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

expliquerait cette petite défaillance dont ils avaient été témoins. La duchesse rendit à son mari un regard appuyé qui signifiait « attendons qu'elle nous en parle, ne la questionnons pas », si bien que la conversation prit un tour léger jusqu'à ce que l'on rejoigne le roi.

Lorsque Mathieu, son épouse et sa fille sortirent sur la terrasse, Althéa laissa échapper un cri d'admiration. Tout le parc était tapissé de givre. Les bosquets blanchis de neige et éclairés d'une multitude de guirlandes, dont les petites flammes vacillaient dans la nuit, semblaient une forêt enchantée de glace et de feu. On eût dit que des fées avaient nimbé les branches de cristaux scintillants qui réchauffaient la nuit de leurs lumières... Certes, il ne s'agissait que d'un divertissement et non de l'une de ces grandes et somptueuses fêtes<sup>56</sup> qui plongeait la Cour dans une féerie de plusieurs jours, mais les hôtes avaient l'impression de basculer dans un rêve.

Éloïse contemplait ce décor avec émerveillement. Lorsqu'elle revint de sa surprise, Sinclair se trouvait devant elle, souriant, le regard espiègle.

– Éblouissant, n'est-ce pas ? dit-elle, absorbée par le feu d'artifice qui commençait.

– Tout à fait, répondit-il en continuant à l'observer avec application, tournant le dos au spectacle. Votre époux ne vous accompagne-t-il pas ? Il n'est point souffrant, j'espère ? s'enquit Sinclair d'un ton très révérencieux qui ne lui seyait guère.

– Non, non, ne vous inquiétez pas. Il est là, bien sûr, il a dû aller chercher quelque rafraîchissement. Il fait si chaud dans les salons...

Le marquis de Kervignac observa sa jeune amie. Il aurait juré qu'elle avait tressailli à l'évocation de son époux... Elle était toujours aussi belle, cela ne faisait aucun doute, mais il y avait

chez elle une gravité, une légèreté enfuie... Une note plus sombre dans l'expression du visage... L'idée lui vint qu'elle n'était peut-être pas si heureuse que cela dans son mariage. Spontanément, son regard se posa sur le ventre de la jeune femme, laquelle continuait à admirer les fusées qui éclataient dans le ciel. Il la voyait de profil, et constata qu'elle n'était probablement pas enceinte. À sa grande surprise, il en fut plutôt satisfait.

– Je vous ai rapporté quelque chose, souffla-t-il à son oreille.

Elle se tourna vers lui, intriguée.

– De quoi s'agit-il ?

– Je vous avais dit que je vous offrirais en cadeau de mariage une parure que vous seriez la seule à posséder, vous souvenez-vous ?

– Si fait.

– Tout à l'heure, nous irons ensemble voir ce beau décor d'un peu plus près, voulez-vous ? Je ne puis assurément vous remettre ce présent devant tout ce monde.

– Cela s'entend. C'est très gentil de votre part, Sinclair, d'avoir pensé à moi. Cela me touche beaucoup...

– Pensé à vous ? Mais bien sûr que je pense à vous ! Comment pourrait-il en être autrement ? Vous savez, en mer les distractions sont rares, alors je vous imagine à un bal, en promenade à cheval, en train de broder ou de lire l'un des livres que je vous ai prêtés... Je pense à vous certainement bien plus que vous ne pensez à moi !

– Vous n'en savez rien du tout ! répliqua-t-elle plus vivement qu'elle ne l'aurait souhaité. Enfin, je veux dire que, n'ayant pas de réelle charge à la Cour, je dispose moi aussi d'une bonne partie de mon temps... se reprit-elle.

– Vous n'êtes donc pas entrée au service de la reine ?

demanda Sinclair, étonné. Je croyais que votre dessein était de vivre dans l'entourage de Leurs Majestés !

– Officiellement, j'appartiens encore à Mme de Montespan, chez qui je me rends souvent et qui est une véritable amie. Mais je n'ai pas souhaité dépendre de la maison de la reine, car ma mère me l'a déconseillé... Sa Majesté n'est pas toujours, dit-on, d'un commerce très agréable, ajouta-t-elle en baissant la voix. Et puis surtout, je veux avoir du temps à consacrer au duc mon beau-père, que j'aime beaucoup !

– On le prétendait souffrant ?

– Notre ami Arthorius, qui a naguère soigné la reine mère, lui a prescrit des médecines qui semblent faire miracle ! Et je me réjouis d'ailleurs de...

– Mais enfin que faites-vous là, tous les deux, au lieu de nous rejoindre ? Sinclair, Sa Majesté, qui vous a aperçu tout à l'heure, s'impatiente de savoir ce que vous rapportez ! intervint Mme de Montespan en venant à eux.

– Eh bien, nous vous suivons avec plaisir, madame, conduisez-nous auprès du roi !

Le petit groupe fendit la foule pour retrouver le souverain, qui les accueillit avec enthousiasme.

– Monsieur de Kervignac, dit-il, j'espère que ce que vous aurez à nous montrer dépassera en splendeur ce que mon frère vient d'acquérir auprès d'un joaillier<sup>57</sup> ! Approchez et décrivez, je vous prie, pour le plaisir de nos oreilles, les gemmes que vous détenez, avant que leur éclat ne flatte nos yeux...

– Puisqu'il plaît à Votre Majesté... commença le marquis.

– Je vous emprunte Mme de Vermonfort, intervint Athénaïs. Sinclair, vous nous retrouverez aisément dans les jardins ! Venez, Éloïse, allons rejoindre vos parents !

Les deux femmes s'éloignèrent et descendirent les escaliers



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Oui... enfin, je crois... De... douleur, sûrement.

– Je vais examiner vos humeurs... Vous pouvez vous recouvrir.

Arthorius se dirigea vers la porte, se saisit du bassinnet dans lequel on avait recueilli les urines du malade, puis sortit dans l'antichambre, car il avait besoin de plus de lumière.

Il reparut au bout de quelques minutes et tendit le récipient à la femme de chambre.

– Bien, nous nous retirons, Votre Grâce, pour vous permettre de vous reposer.

– Je vous laisse, père. N'hésitez pas à me faire chercher si nécessaire. Je reviendrai vous visiter tout à l'heure, quoi qu'il advienne.

La comtesse et son ami descendirent ensemble par le grand escalier et gagnèrent le salon, situé à la droite du vestibule, au rez-de-chaussée. Un laquais leur apporta du café et des biscuits au miel<sup>71</sup>, et tous deux s'installèrent devant la cheminée.

– Il est perdu, n'est-ce pas ? demanda Éloïse en regardant Arthorius droit dans les yeux.

– Je le crains, en effet. Je ne saurais dire combien de temps il lui reste à vivre, mais sans doute devrait-il d'ores et déjà se mettre en paix avec Dieu... répondit le praticien d'une voix neutre.

– Si vite ?

– Cela peut être très rapide, j'en ai peur... Ce cordial d'opium pourra le soulager dans le cas où les douleurs se feraient plus intenses. Si cela ne suffisait pas, faites-moi appeler et je reviendrai, dit le vieux médecin en se levant pour prendre congé.

Arthorius n'eut point l'opportunité de reparaître en l'hôtel

des Vermonfort. Quatre jours après sa visite, le duc entra en agonie dans la nuit. Au petit matin, on ferma définitivement ses volets et la grande entrée du vestibule fut tendue d'un drap noir. Éloïse et Enguerrand entreprirent de préparer les funérailles. Henri de Vermonfort étant un haut personnage de la Cour, l'événement revêtait quelque importance.

Dès que l'on eut porté en terre Sa Seigneurie dans la crypte familiale, on procéda à l'ouverture du testament.

Éloïse, dans ses voiles de deuil, écoutait d'une oreille distraite le notaire qui se livrait à la lecture de l'inventaire et des dernières volontés du défunt. Le duc transmettait bien sûr son titre à son fils unique, lequel, par voie de mariage, faisait de la jeune femme une duchesse qui aurait ainsi un tabouret à la Cour. Cela signifiait qu'elle pourrait demeurer assise en présence du roi et de la famille royale, faveur pour laquelle nombre de courtisans se seraient damnés ! Mais quelles ne furent pas sa surprise et sa déconvenue lorsqu'elle entendit l'homme de loi préciser que la majeure partie de la fortune ducal resterait gelée tant que les époux n'auraient pas de descendance. Prévoyant, le vieil homme avait voulu éviter que ses biens ne soient dilapidés en folle débauche par son héritier qui, compte tenu de ses mœurs, allait sans doute se hâter d'oublier ses devoirs. Éloïse, qui caressait l'espoir que le trépas de son beau-père lui accorde de vivre enfin tranquille, fut atterrée d'entendre pareille déclaration. À sa stupéfaction muette répondit en écho la colère de son époux. Sans perdre son calme, le notaire tenta de le ramener à la raison, arguant de ce que Sa Grâce paraissait de parfaite constitution et ne manquerait pas d'honorer la promesse qu'elle avait naguère faite à son défunt père.

Lorsque le duc et la duchesse rejoignirent leur attelage, Enguerrand vociférait toujours et continua de maugréer, alors

qu'arrivée à l'hôtel de Vermonfort, Éloïse se retirait dans ses appartements pour s'aliter, frappée d'une violente migraine.

---

71. En France, et jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, la saveur sucrée en pâtisserie était obtenue grâce au miel. Le sucre, d'abord rare au début du Grand Siècle, était réservé aux apothicaires et aux élites, chez qui il était utilisé comme monnaie d'échange, épice et médicament, et ne devint nourriture qu'au XVIII<sup>e</sup>. Associé au chaud et au sec, selon la théorie des humeurs, il soignait le lymphatique et l'atrabilaire, purgeait le flegme et rentrait dans la fabrication de sirops contre le rhume.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Vermonfort et penser qu'elle ne peut guère être impliquée dans de tels crimes, il n'en demeure pas moins qu'elle consulte la Voisin et que son beau-père a sans doute été empoisonné. Il y a quand même de quoi se tenir sur ses gardes... Ne la lâchez pas d'une semelle ! Il nous faut en apprendre davantage sur elle. N'oublions pas qu'elle évolue dans l'entourage proche de Mme de Montespan et qu'à ce titre elle côtoie fréquemment le roi ! Et si l'on se souvient de l'affaire Fouquet, sa famille a tout de même un ressentiment profond envers Sa Majesté...

– Ne vous tracassez pas : je la suivrai comme son ombre !

– Je ne m'inquiète pas, Desgrez. Mais songez tout de même que la dame est duchesse : redoublez de vigilance, mais soyez extrêmement discret !

\*

La voiture qui conduisait Éloïse passa un porche et s'immobilisa dans une cour pavée assez étroite. Sans doute faudrait-il que le cocher descende de l'attelage et fasse manœuvrer les chevaux en les tenant au licol, car il était impossible de faire demi-tour en une seule fois.

La bâtisse était cossue, en pierre de taille, avec de larges ouvertures tendues de tissus d'ameublement, de sorte que l'on ne pouvait distinguer quoi que ce fût de l'agencement des pièces du rez-de-chaussée depuis la cour.

Éloïse monta les degrés du perron. Un valet en livrée la salua avec déférence et l'introduisit dans le petit salon de réception. Elle patienta quelques instants, puis une porte s'ouvrit sur Sinclair qui s'approcha d'elle avec un tendre sourire. Il était visiblement heureux de cette visite impromptue, ce qui rassura la

jeune femme sur la pertinence de sa démarche.

– Mais quelle belle surprise, ma chère ? Que me vaut ce plaisir ?

La duchesse parut un peu gênée, mais lui rendit son sourire.

– Je... passais. Et j'ai subitement désiré vous revoir, mentit-elle.

– Comme vous avez bien fait ! Je sonne pour qu'on nous apporte... Que souhaiteriez-vous ? Du café ? Du chocolat ?

– Le chocolat me convient parfaitement. Il fait si froid, ajouta-t-elle en soufflant dans ses mains pourtant gantées.

– Nous allons monter dans mon bureau. J'étais en train d'y trier des documents, mais au moins y a-t-il un bon feu. Nous pourrions nous asseoir et bavarder un peu, et vous vous réchaufferez, proposa Sinclair en lui prenant le bras.

Ils entrèrent dans une pièce légèrement sombre, éclairée de quelques candélabres. Les jours raccourcissaient encore et le ciel gris n'aidait pas à donner de la clarté. Mais l'endroit était agréable ; un large fauteuil de cuir, devant lequel trônait un bureau encombré par une multitude de papiers et de cartes, se découpait devant une bibliothèque qui couvrait tous les murs de la pièce. De nombreux ouvrages s'alignaient sur les étagères et quelques bibelots étranges, sans doute rapportés de contrées lointaines, conféraient à ce lieu éminemment masculin une allure exotique et confortable. Nulle fleur dans un vase, nul coussin de dentelle, mais un portrait en pied d'un homme qui pouvait être un aïeul au-dessus de la cheminée et une odeur poivrée mêlée de tabac<sup>77</sup>. Devant l'âtre, où brûlaient de grosses bûches, un joli canapé<sup>78</sup> de velours grenat et deux fauteuils attendaient les jeunes gens. Un laquais, sur leurs talons, apportait déjà la collation demandée.

– Mais... vous frissonnez ? remarqua Sinclair. Fait-il donc

si froid dehors ?

– Non... Je tremble, mais... ce n'est sans doute pas de froid. Je dois... vous parler, articula-t-elle péniblement.

Ils s'installèrent tout près du feu, l'un en face de l'autre.

– Je vous écoute, lui dit-il. De quoi s'agit-il ?

– J'ai besoin de votre aide, Sinclair, commença la jeune femme gravement.

– Mais... elle vous est tout acquise, ma chère. En quoi puis-je vous être utile ?

Éloïse marqua un temps, puis prit sa respiration et lâcha d'un trait :

– Je suis dans une situation très délicate. Je... n'ai que vous.

– Diantre ! Est-ce si sérieux que cela ? Si vous avez des dettes de jeu, je puis sans délai vous porter secours. Je viens juste...

– Il ne s'agit pas de cela. Je... n'ai pas accompagné mon époux durant son voyage pour ne pas compromettre mes chances d'être mère...

– Êtes-vous en train de me dire que le prochain duc de Vermonfort verra bientôt le jour ? sourit Sinclair, presque attendri. C'est une heureuse nouvelle, je m'associe à...

– Ne vous associez point : je ne suis pas enceinte, reprit-elle vivement. Ou plutôt, si : associez-vous à moi pour m'aider à le faire naître !

Sinclair marqua un temps, puis se leva pour se servir une tasse de café. Il se retourna et considéra son amie, perplexe.

– Éloïse, j'ignore ce qui vous préoccupe, mais vous ne semblez pas dans votre état normal. Et je dois avouer que, malgré les efforts louables que je fais pour vous suivre, je ne comprends pas un traître mot de ce que vous tentez de m'expliquer ! Êtes-vous enceinte, oui ou non ?

– Non.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

80. Cette expression désignait en général la syphilis, mais cela pouvait aussi évoquer d'autres affections vénériennes.

81. Les pretintailles étaient des découpures que l'on appliquait sur la jupe en taffetas du dessous. Elles pouvaient être des broderies d'or ou des incrustations de dentelle. Toutes ces chamarrures donnaient à ce vêtement un poids extrême et une impression de surcharge décorative.

## XVII

*Versailles, avril 1678*

– D’aucunes se damneraient pour obtenir les faveurs de Sa Majesté, et voyez comme elle se détourne !

On ne parlait que de cela à la Cour : le souverain courtisait une fille d’honneur de Madame, laquelle semblait ne pas être disposée à succomber. Uranie de La Cropte-Beauvais<sup>82</sup> résistait aux assauts du monarque, et chacun y allait de son explication : une partie des courtisans affirmait que la belle souhaitait se faire aimer d’abord pour asseoir durablement sa position ; l’autre, que son cœur était pris et que Louis, tout roi qu’il fût, ne parviendrait pas à la circonvenir. Mais tous s’accordaient sur un point : la patience de Sa Majesté avait des limites qui n’excéderaient pas quelques semaines, et Uranie était en train de laisser passer sa chance. D’ailleurs, il se murmurait déjà d’autres noms...

Massés par petits groupes, les plus privilégiés suivaient le roi dans sa promenade. Mlle de La Cropte-Beauvais, qui marchait au bord du Grand Canal sous son ombrelle, en compagnie d’autres dames, n’avait pas manqué de faire une gracieuse révérence à son passage. Cependant, attachée à la maison de la princesse Palatine, elle n’était pas censée suivre le souverain.

Le roi passa donc son chemin, mais sous couvert de parler à un marquis qui se tenait en retrait, se retourna pour contempler la jeune fille encore une fois, ce qui n’échappa point au regard avisé d’Athénaïs.

Assurément, elle plaisait à Louis.

La marquise soupira, satisfaite. Si cette gourgandine était suffisamment sotté pour résister, tant pis pour elle ! Le roi en trouverait bien une autre. Mais preuve était faite que Maintenon devrait partager sa faveur. Ses exhortations à ramener le souverain dans le droit chemin semblaient vaines...

– Il parut alors une beauté à la Cour, qui attira les yeux de tout le monde... entendit-elle souffler à son oreille.

Elle sursauta.

– Sinclair ! Vous ici ? Je vous croyais en mer ! Et vous voilà me récitant *la Princesse de Clèves* ! L'auriez-vous apprise par cœur ? sourit Athénaïs.

– Non point. Mais enfin, quand je suis à terre, il faut bien que je tue le temps : on m'a tant vanté cet ouvrage que j'ai fini par y céder.

– Serez-vous longtemps parmi nous ?

– Je repars sous peu, le chargement de mon navire sera bientôt terminé. On dit que le roi est en chasse d'une nouvelle victime ? dit-il d'un air entendu en désignant Uranie d'un signe de la tête.

– Que voilà de vilains mots pour décrire des affaires si plaisantes, feignit de s'indigner Athénaïs.

– Notre sire a bon goût, la donzelle est ravissante...

– Seriez-vous au regret de ne pas avoir gagné ce cœur rétif ?

– D'autres sirènes m'appellent, vous le savez bien. Et à ce propos, auriez-vous des nouvelles de Mme de Vermonfort ? Je me suis présenté chez elle et l'on m'a dit qu'elle était en voyage...

Une ombre passa sur le visage de Mme de Montespan, mais elle se reprit rapidement et sourit à Sinclair.

– En effet. Notre amie règle ses affaires dans ses domaines de province. Je ne suis guère étonnée qu'elle n'ait pas pris le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



vue encore la semaine passée ! Elle m'a apporté un panier de poires bien mûres et des confitures que je voulais vous faire goûter !

La gaieté de son amie avait beau adoucir son séjour, Éloïse ne vivait que dans l'attente de pouvoir enfin quitter Moret et rentrer chez elle. La nuit venue, elle ne parvenait pas à trouver le sommeil. Au petit matin, elle se levait pour prier à la chapelle, puis avalait un frugal repas. Après vêpres, elle se promenait encore dans les jardins, impuissante à fixer son attention sur sa lecture. Les jours s'égrenaient, mornes.

Aussi ressentit-elle un immense soulagement lorsque la mère supérieure s'approcha d'elle pour lui annoncer qu'une voiture l'attendait dehors.

Elle monta en hâte dans sa cellule, afin de rassembler ses effets, puis redescendit, traversa le parloir et gagna le hall. Elle remercia vivement la mère supérieure de son hospitalité, lui remit une lettre d'au revoir pour Marie-Anne, promettant à son amie de revenir, et quitta le couvent sans se retourner.

On arrima ses malles à l'arrière de la berline dans laquelle elle s'installa, puis le cocher claqua la portière derrière elle. Elle s'assit sur la banquette et étouffa un cri.

Dissimulé dans l'encoignure du siège, le lieutenant Desgrez la regardait avec attention.

– Bonsoir, dit-il simplement en verrouillant le loquet.

Puis se penchant par la fenêtre, il ordonna à l'adresse du cocher :

– Au Châtelet !

\*

Sinclair et Mathieu, qui chevauchaient depuis l'aube, arrivèrent à Moret pour le dîner. La sœur tourière parut méfiante en voyant ces deux hommes bien faits de leur personne demander après Éloïse de Vermonfort. Mathieu s'efforça au calme, expliqua qu'il s'agissait de sa fille, et la nonne disparut pour aller aux nouvelles. L'attente sembla interminable au duc, qui faisait les cent pas devant la porte du couvent, dont le guichet s'était refermé. Sinclair, assis sur un banc de pierre, patientait en jetant machinalement des cailloux par terre. Enfin, le bruit d'un loquet que l'on pousse se fit entendre et le visage de la sœur tourière apparut de nouveau derrière la petite grille. Mathieu et Sinclair s'approchèrent tous deux prestement.

– Mme de Vermonfort nous a quittées hier après vêpres, asséna-t-elle.

– Comment ? s'exclama Mathieu.

– Qui est venu la chercher ? poursuivit Sinclair.

– Je ne sais rien de plus, sinon qu'elle a emporté toutes ses effets, conclut la religieuse.

Mathieu remercia, donna une bourse bien garnie pour l'entretien de la congrégation et retourna vers sa monture.

Les deux hommes décidèrent de faire une halte dans une auberge pour changer leurs chevaux, se sustenter et examiner la situation.

Il paraissait évident que jamais Éloïse ne serait partie seule de ce couvent. Mme de Montespan ne pouvait pas être à l'origine de ce départ, puisqu'elle venait précisément de leur indiquer que la jeune duchesse se trouvait à Moret et ne devait surtout pas en sortir...

Il semblait de même très improbable que Colbert puisse s'être décidé à aider la famille de Nicolas Fouquet, son pire ennemi qu'il avait fait jeter en prison à force d'intrigues<sup>95</sup>.

L'unique recours était donc Louvois, ministre d'État et secrétaire d'État à la Guerre, rival de Colbert, chargé comme lui de toutes les affaires sensibles du royaume.

Au sortir de l'auberge, les deux cavaliers reprirent ensemble la route de Versailles.

---

92. Elle recevait les visites de hauts personnages de la Cour et, en effet, celles, très fréquentes, de Mme de Maintenon.

93. Marie-Anne, qui se fit religieuse sous le nom de Louise-Marie-Thérèse, était en effet très probablement l'enfant que la reine Marie-Thérèse mit au monde le 16 novembre 1664 à Versailles et qui fut officiellement déclarée décédée le 26 décembre de cette même année. Cette petite fille, née, selon tous les témoins, avec la peau noire, était certainement celle que l'on appela plus tard la « Négrresse de Moret ». Voir annexe.

94. Cela est authentique. Voir annexe.

95. Voir *Althéa ou la Colère d'un roi*.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ouverte à mon confesseur, il m'a affirmé que cette montagne était la Cour et que j'y connaîtrais un grand éclat... mais de courte durée. « Si vous abandonnez Dieu, il vous abandonnera, et vous tomberez dans d'éternelles ténèbres<sup>102</sup> », a-t-il ajouté.

– Par le Christ, s'était exclamé la princesse, voilà qui est terrible ! Cela a dû vous glacer d'effroi !

– Non, avait naïvement répondu la jeune fille, car je compte bien ne pas faillir à mon devoir de chrétienne, et m'applique à ne pas omettre mes prières du soir !

– Je gage que votre confesseur songeait à autre chose !

– Comment l'entendez-vous ? s'était exclamée Mlle de Fontanges ingénument.

– Peut-être évoquait-il l'éventualité que vous deveniez la maîtresse du roi, avait avancé l'épouse de Monsieur avec la rudesse qui lui était coutumière.

– Oh, cela ne se peut. Mon confesseur n'aurait jamais pensé qu'aimer le roi serait se détourner de Dieu ! s'était écriée Marie-Angélique dans toute sa candeur.

Madame n'avait point insisté.

Louis XIV s'éloignait, mais Fontanges ne le quittait pas des yeux. En voyant sa fille d'honneur si émue, la princesse Palatine songea à cette conversation et en fut troublée. La jeune fille, fragile et vulnérable, était tellement inexpérimentée...

La place enviée de favorite ne serait-elle pas trop lourde pour de si frêles épaules ?

---

100. « De l'avis de l'ambassadeur de Brandebourg, Ézéchiél Spanheim, sa beauté "était fort au-dessus de tout ce qu'on avait vu depuis longtemps à Versailles, accompagnée d'une taille, d'un port et d'un air capables de surprendre et de charmer une Cour élégante" » (*L'Affaire des poisons*, Jean-Christian

Petitfils, p. 291).

101. Cet échange est historique et nous est rapporté par Jean-Christian Petitfils (cf. *Madame de Montespan*, p. 221).

102. *Ibid.*, p. 220.

## XXIV

*Saint-Germain, octobre 1678*

Mathieu et Althéa patientaient dans l'antichambre de Sa Majesté depuis plus d'une heure. Le roi donnait une audience qui semblait se prolonger. Les battants de la porte s'ouvrirent soudain, et le chambellan les annonça. Le couple s'avança pour faire sa révérence.

– Entrez, dit le souverain. Nous sommes charmé de vous revoir, madame de Mergenteuil.

– Votre Majesté est trop aimable de nous recevoir en son privé...

– Mme de Montespan, qui vous tient en grande amitié, nous l'a demandé, et nous avons pour elle, comme vous le savez, beaucoup d'affection. Que puis-je pour vous ?

– Sire, notre fille, Éloïse de Vermonfort, est injustement retenue au Châtelet, expliqua Mathieu en approchant d'un pas.

Le roi fronça les sourcils.

– *Injustement* ? De quoi est-elle donc accusée ?

– D'empoisonnement, répondit sobrement le duc.

Cette fois, le monarque fit la grimace.

– Nous sommes au cœur d'une affaire épouvantable dont l'ampleur dépasse tout ce que nous pouvions craindre. Votre fille est duchesse, si je ne m'abuse... Voyez donc jusqu'où se portent les soupçons ! Au sein de ma propre Cour, dans l'entourage immédiat de la famille royale !

– Éloïse est innocente ! s'écria Althéa.

– Ainsi que l'était votre père adoptif, je présume ? repartit le roi, glacial. Car il me semble que vous êtes déjà venue implorer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## XXVIII

*Paris, bureau du lieutenant de police, avril 1679*

Assis sur un coin de son bureau, La Reynie parlait, tandis que Desgrez, visiblement fatigué, l'écoutait, installé dans un fauteuil. Ce qui les préoccupait un peu plus chaque jour était ce que l'on appelait maintenant *l'affaire* des poisons et non plus *les affaires*, dans la mesure où leurs enquêtes avaient révélé qu'il s'agissait non pas de quelques cas marginaux et isolés, mais bien d'une gigantesque confrérie de sorciers, devineresses, faux apothicaires et vrais empoisonneurs, prêtres sacrilèges, avorteuses en série. L'arrestation par Desgrez un mois auparavant, au sortir de la messe, de la Voisin n'avait fait qu'empirer les choses, puisque la sorcière, trahie par ses deux comparses, la Bosse et la Vigoureux, appréhendées au début de l'année, livrait à son tour chaque jour les noms de ses fournisseurs et de ses complices. L'abîme dans lequel les deux hommes semblaient précipités était sans fond, et Louvois, inquiet pour le roi et sa famille, se faisait de plus en plus pressant auprès de sa police. Il fallait en finir au plus vite avec ce cauchemar qui ternissait l'image d'un royaume pourtant prospère, lequel venait d'imposer, par le traité de Nimègue, sa puissance à l'Europe.

La Reynie ne décolérait pas.

– C'est tout de même inouï ! Plus on en arrête, plus on en découvre ! Et plus l'étau se resserre autour du roi !

François Desgrez achevait de remplir deux verres de vin.

– Il est vrai qu'après avoir mis la main sur les coupables de cet infâme billet de l'église de la rue Saint-Antoine<sup>110</sup>, on aurait

pu espérer en avoir fini avec cette affaire, soupira-t-il. Or, c'est de pire en pire !

– Je ne sais plus, aujourd'hui, comment protéger efficacement le roi et son entourage. Il ne faudrait pas oublier qu'avant de périr sur l'échafaud la de La Grange a affirmé qu'il existait bel et bien un complot contre Sa Majesté !

– Je pense que cette sorcière souhaitait intéresser M. de Louvois et gagner du temps, répondit Desgrez en allant se caler dans un fauteuil. Plus alarmants sont les liens qui se font jour entre les grands noms de France et tous ces assassins...

Debout, les mains croisées dans le dos, le chef de la police regardait par la fenêtre alors que la nuit tombait. Çà et là, les rues commençaient de s'éclairer.

– La Chappelain<sup>111</sup>, la Bosse, la de La Grange, la Vigoureux, la Voisin, la Lepère, la Vautier, la Trianon, Blessis, Belot, Lesage, Chéron... Point d'empoisonneurs sans clients ! Rendez-vous compte, Desgrez ! Où tout cela va-t-il nous mener ? Il m'arrive de n'en pas dormir...

– Nous ne sommes pas au bout de nos peines, je le crains. À ce sujet, j'envisage de retourner interroger les domestiques de l'hôtel de Vermonfort. Je pense que si nous avons une chance de prouver qu'Éloïse est innocente, c'est par ce biais...

– *Éloïse* ? Je vous trouve quelque peu familier avec une femme qui est détenue au Châtelet pour un double assassinat, mon vieux... nota La Reynie d'un ton peu amène.

Desgrez ne releva pas.

– Je suis persuadé qu'elle n'est aucunement impliquée dans tout cela, répondit-il seulement.

– C'est aussi mon sentiment, vous le savez, soupira La Reynie soudain très las. Mais nous n'avançons guère dans ce sens et les charges qui pèsent contre la Voisin aujourd'hui

viennent encore alourdir le dossier de votre protégée ! Vous l'avez vue de vos yeux entrer chez cette femme qui est, de son propre aveu, une avorteuse et une empoisonneuse ! Ce ne sont pas des fréquentations pour une duchesse !

– Il n'empêche. Je suis certain que ses domestiques n'ont pas tout dit. Quand on a ce visage d'ange...

– La Brinvilliers n'était point contrefaite, et pourtant c'était un monstre ! coupa La Reynie. Sous un visage d'ange, on rencontre parfois le diable, tâchez tout de même de ne pas l'oublier !

---

110. Les auteurs en auraient été la de La Grange et son complice, l'abbé Nail. À la différence de l'affaire Brinvilliers, isolée, l'arrestation de la demoiselle de La Grange occasionna des interpellations en cascade. Ce fut à partir de ce moment que les policiers, stupéfaits, découvrirent l'ampleur de l'affaire des poisons.

111. Voir la note 76.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## XXXIII

*Versailles, novembre 1679*

Toujours couvert de son chapeau empanaché, une main tenant une canne en argent ciselé, Louis XIV inspectait les travaux de la petite et de la grande écurie, commencés cette même année<sup>115</sup>. Le roi s'intéressait à tout, posait mille questions, modifiait certains détails au fur et à mesure de l'édification des bâtiments. Les artisans qui œuvraient pour les chantiers royaux appréciaient de le savoir si concerné par leur ouvrage, quoique sa venue soit souvent source d'anxiété. On veillait à satisfaire Sa Majesté, à ce qu'elle ne se blesse ni ne se salisse, tout en lui fournissant les moyens de bien comprendre les différentes réalisations en cours et en lui permettant l'accès au cœur même du chantier qui employait plus d'un millier de personnes. L'exercice était parfois périlleux, mais Jules Hardouin-Mansart, l'architecte des lieux, s'en sortait toujours avec aisance, fabriquant à l'intention du monarque de petits modèles réduits en bois, qui donnaient un aperçu très précis du projet achevé. Le roi en était à commenter ces esquisses, lorsqu'il vit s'approcher Mlle de Fontanges, entourée de ses dames. La favorite montrait une taille épaissie malgré le soin visible qu'on avait pris à serrer le plus possible son corsage à baleines<sup>116</sup>. Elle était d'une pâleur de nacre et ne parvenait guère à dissimuler les cernes bleus sous ses yeux, non plus que ses joues creusées. Sa grossesse, visiblement, ne se déroulait pas au mieux. Elle paraissait exténuée. Le roi sembla irrité de cette arrivée inopinée.

– Que me vaut, madame, cette visite par ce froid, dans ce

lieu inadéquat pour une dame ainsi vêtue ?

– C’est qu’entre la construction de Marly<sup>117</sup> et celle de vos écuries, on ne vous rencontre plus guère que sur vos chantiers... gémit-elle.

– M’en feriez-vous reproche ? demanda le roi avec déplaisir.

– Je déplore simplement que tous ces travaux me privent de votre présence. Voilà deux jours que je ne vous ai vu...

– Madame, je ne suis point drapier : je suis roi, en charge d’un royaume. Je ne puis donc passer mon temps dans les salons. Sachez que j’ai veillé à m’enquérir de votre santé que l’on me dit mauvaise. Je ne saurais donc trop vous enjoindre de quitter ce chantier ouvert à tout vent et de regagner vos appartements pour vous y chauffer.

Devant la mine déconfite de la jeune femme, Louis ajouta :

– Dès que j’en aurai fini avec M. Mansart, je viendrai vous visiter avant de me rendre chez Mme de Maintenon.

Angélique lui adressa un sourire radieux en faisant sa révérence. Légère, elle repartit en direction du château.

Elle ne vit pas le roi lever les yeux au ciel.

---

115. Ces travaux s’achèveront en 1682.

116. Le mot *corset* n’apparaît qu’en 1789.

117. Les travaux d’édification du château de Marly débutèrent en effet cette même année.

## XXXIV

*Paris, novembre 1679*

– Voyez-vous, Paris est le lieu du monde où il y a le plus de gens d’esprit et où il y a aussi le plus de dupes !

La salle éclata de rire.

La Reynie, assis à côté de Desgrez, profitait pleinement de ce spectacle qu’il avait très largement encouragé. Car à la Cour comme dans la rue, on ne parlait plus que de poisons, devineresses, magie et sorcellerie. Le lieutenant général de police estimait que faire jouer une pièce qui brocarderait ces charlatans en montrant combien leur clientèle pouvait être sotte et crédule serait susceptible de décourager certains de les fréquenter. Aussi s’était-il rendu en l’hôtel de Bourgogne, accompagné de Desgrez, pour assister à la représentation de *la Devineresse ou les Faux Enchantements*<sup>118</sup>, œuvre qui plaisait visiblement et rencontrait son public<sup>119</sup>.

– Le hasard fait la plus grande partie du succès de ce métier, poursuivait l’interprète d’une devineresse qui ressemblait à s’y méprendre à la Voisin. Il ne faut que de la présence d’esprit, de la hardiesse, de l’intrigue, savoir le monde, avoir des gens dans les maisons, tenir registre des incidents arrivés, s’informer des commerces d’amourettes et dire surtout quantité de choses quand on vient nous consulter. Il y en a toujours quelqu’une de véritable et il n’en faut quelquefois que deux ou trois, dites au hasard, pour vous mettre en vogue...

La comédienne dut s’interrompre sous le tonnerre d’applaudissements qu’avait soulevé sa tirade. La salle était debout, les gens criaient avec un enthousiasme bon enfant.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



les jours, la liste des grands noms de France ayant eu recours à des devineresses ou à des empoisonneurs s'allongeait. On découvrait aussi de nouvelles pratiques, toutes plus hideuses les unes que les autres. L'horreur atteignait son comble.

– Étiez-vous au fait, madame, de la fréquentation des devineresses par Mlle des Œillets ? demanda tout soudain le roi en fermant la boutonnière de son pourpoint<sup>129</sup>.

– Nenni, sire, répondit Mme de Maintenon. Vous m'en voyez fort surprise.

– Beaucoup de gens de l'entourage de Mme de Montespan semblent s'être plu à ce commerce... Y compris la marquise elle-même ! lâcha le roi.

– Êtes-vous bien certain, Majesté, qu'il ne s'agit point là d'allégations de sorciers cherchant à sauver leur tête ? M. de Louvois nous a bien expliqué que cela les poussait aussi à avouer n'importe quoi !

– Je reconnais, madame, votre sens politique et la raison que vous gardez en toute circonstance. Vous rejoignez en cela l'avis de M. Colbert, lequel m'a remis un mémoire visant plutôt à innocenter la marquise... Il n'en demeure pas moins que son nom revient dans de nombreux interrogatoires et que cela est fortement déplaisant. J'ai enjoint à M. de La Reynie de faire toute la lumière à ce sujet. Je ne puis supporter l'idée que la mère de mes propres enfants puisse user de poudres ou de sortilèges pour conserver sa position à la Cour ! Cela dépasse l'entendement ! Je me demande où va ce royaume ! grommela Louis XIV en regardant par les grandes fenêtres.

– Peut-être va-t-il où son maître le mène... avança prudemment Mme de Maintenon.

– Ce qui signifie, madame ? dit le roi en se retournant vivement.

– Que l'on néglige par trop Dieu pour ne point laisser la part belle au diable, sire. Les mœurs de votre Cour offensent souvent Notre-Seigneur, et je crains que certaines âmes quelque peu fragiles n'en soient égarées !

– Suggérez-vous que je puisse être un piètre exemple pour mes sujets ?

– Je pense que si le roi se rapprochait de Dieu et de sa famille, cela ne pourrait qu'être profitable à son royaume. L'exemple doit venir d'en haut !... ajouta-t-elle en enfilant une nouvelle aiguillée.

Louis XIV ne répondit rien et se tourna de nouveau vers la fenêtre pour contempler au loin les grands arbres du parc. Une légère crispation de sa mâchoire traduisait pourtant le fait que les propos de Mme de Maintenon l'avaient touché.

---

129. C'est au cours de l'année 1680 que le pourpoint prit le nom de veste.

## XXXIX

*Paris, 22 février 1680*

Le parvis de Notre-Dame était noir de monde en ce jeudi glacé de février où l'on devait brûler sur un bûcher la plus célèbre des sorcières : Catherine Deshayes, dite la Voisin. Sa réputation était immense, car c'était certainement elle qui avait commis les crimes les plus nombreux et les plus odieux. On savait qu'elle avait fourni des personnages haut placés à la Cour en onguents, crèmes, élixirs et potions de toutes sortes chargés de faire passer de vie à trépas, et son jugement avait été retentissant. Depuis quatre jours, on l'interrogeait sans relâche. Le procureur général avait même requis pour elle la langue percée et le poing coupé, mais les juges, prévoyant une aussi forte affluence que lors de l'exécution de la marquise de Brinvilliers, avaient craint la commisération du public et renoncé à tous ces raffinements dans le supplice.

Redoutant que l'accusée ne profite de complicités au sein même de la prison, Louvois avait ordonné à Desgrez de la garder à vue. Le policier passa donc plusieurs jours avec elle dans sa geôle. Le ministre se méfiant aussi du grand pénitencier, le confesseur officiel, on nomma un obscur prêtre qui ne fut averti de sa mission qu'au dernier moment. La Voisin subit la question ordinaire et extraordinaire avec les brodequins, et confirma entièrement ses dires<sup>130</sup>. Malgré tout le secret dont on tenta d'entourer cette épouvantable affaire, Paris bruissait de rumeurs. On savait que la devineresse avait appris – chose fort rare – son arrêt de mort dès le lundi et qu'elle avait fait médianoche avec ses gardes dans son cachot. Elle avait beaucoup bu, ri et chanté

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

rapidement. Quand un supplicié gardait le silence lors des premiers coins, on savait qu'il avait le cuir épais !

Lorsque le second tourmenteur enfonça d'un coup de maillet la troisième pièce de bois, on entendit l'os se rompre, et Desgrez, estimant que l'interrogatoire pouvait commencer, se leva. Il s'agissait aussi de faire parler le condamné avant que la souffrance ne le plongeât dans l'inconscience.

– Que sais-tu de l'empoisonnement du duc de Vermonfort ?

– Je... ne... sais rien de plus... que... ce que je vous ai dit ! souffla Auboin, tordu de douleur.

– Bien. Allez-y, messieurs, rétorqua le lieutenant de police d'un air las en s'adressant aux bourreaux.

Les deux hommes fichèrent deux coins supplémentaires, et le sang coula d'abondance. La jambe du malheureux était brisée en trois endroits. Le dernier coup de maillet avait provoqué une fracture ouverte, et l'os saillait du mollet.

– Ou tu nous parles et l'on te détache, on te soigne et on te donne à boire, ou bien on continue... À toi de voir, conclut Desgrez.

– Dé... ta... chez-moi... murmura Auboin.

Trois quarts d'heure plus tard, la jambe enveloppée de charpie, le prisonnier gisait sur une paille, mais reprenait ses esprits grâce au gobelet de vin que le lieutenant venait de lui faire avaler. Desgrez s'assit à côté de lui.

– Je t'écoute, lui dit-il sur un ton presque amical.

– Je l'aimais... C'était... toute ma vie ! gémit Auboin.

À ces mots, le visage charmant d'Éloïse se dessina devant les yeux du policier. Crime passionnel... Avec une femme d'une si grande beauté, cela n'était guère surprenant.

– Mais... ce mariage a tout gâché... entre nous, poursuivit le supplicié, le regard dans le vague.

Desgrez sursauta.

– Le mariage ? Quel mariage ?

– Mais... le sien ! Il... fallait absolument... un héritier aux... Vermonfort..., alors son père l'a... contraint à... à cette abomination !

Le prisonnier semblait reprendre vie au fur et à mesure que son passé resurgissait. Desgrez lui resservit à boire.

– Vous... Vous voulez dire que vous étiez épris... du duc ? demanda le policier, interloqué.

– Et de qui d'autre ? Nous étions... amants depuis... plusieurs années. Quand cette... femme est arrivée, il a été obligé de partager... sa couche... Mais... c'était moi... qu'il aimait ! Alors, c'est... vers moi qu'il venait avant... d'aller la voir. Nous nous caressions... J'étais chargé de... l'aider... pour qu'il parvienne à... engrosser son épouse ! haleta-t-il dans une crispation de douleur.

Desgrez eut un mouvement de dégoût en songeant à ce qu'Éloïse, alors si jeune et si innocente, avait dû subir dans les débuts de son mariage.

– Et que s'est-il passé ?

– J'ai pensé que si son père... disparaissait, il n'aurait plus besoin... à toute force... d'un héritier...

– Et vous avez donc empoisonné Sa Seigneurie.

– Cela... n'a servi... à rien : il y avait ce maudit... testament !

– Il devait absolument avoir un fils pour pouvoir disposer de sa fortune. Oui, nous sommes au courant. Et puis ?

– Un jour... Nous nous sommes... querellés. Ç'a été... horrible ! Je lui ai reproché... de ne plus... songer à mon plaisir... du tout. Nous... nous commençons de nous aimer, et c'était avec elle qu'il... terminait ! Je pensais qu'il comprendrait !

– Et ? demanda Desgrez en resservant du vin.

– Au lieu de ça, il s’est moqué de moi, souffla-t-il. Il m’a traité de valet ! Il m’a dit que j’étais... à son service, que... mon corps lui appartenait... comme le reste, qu’il n’avait... jamais ressenti d’amour pour moi et que je n’avais... aucun droit... Il hurlait... comme un dément... C’était affreux !

– Et c’est à cette époque qu’il a entrepris d’amener le chevalier de Lorraine et toute sa bande à l’hôtel de Vermonfort pour des soirées de folles débauches dans lesquelles vous n’aviez naturellement pas votre place, c’est bien cela ?

– Non seulement il ne m’aimait plus, mais il me trompait... sous mes propres yeux. Parfois même, il sonnait... pour que je leur apporte du vin. Ça... ça les faisait rire... avoua Auboin, dont les joues ruisselaient de larmes.

– Comment avez-vous pu le tuer alors que sa nourriture était surveillée dès son retour à Paris ?

– J’ai... empoisonné le bas de ses chemises. Ç’a été ma... revanche ! Il est mort dans d’atroces douleurs... ! Mais... cela ne vaudra jamais ce qu’il m’a fait souffrir !

Le policier considéra Sébastien Auboin. Jamais il n’eût pensé que sous ces apparences glacées se cachait un homme dévoré par la passion, torturé dans son amour bafoué...

– Une dernière chose : la lettre anonyme adressée à nos services, qui dénonçait la duchesse, c’était votre œuvre ?

Le prisonnier acquiesça.

Desgrez se leva et s’adressa aux bourreaux.

– C’est bon, dit-il, reconduisez-le et faites en sorte qu’on lui serve à manger.

Sébastien Auboin fut déposé, à bout de forces, sur sa paille. Au petit matin, on le trouva vidé de son sang dans sa geôle. Il s’était tranché les veines.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



brièvement sur son épaule. Sans doute s'estimait-elle menacée dans cette Cour dont elle n'était pas familière, *a fortiori* devant l'évidente beauté si gracieuse d'Éloïse, mais cette dernière ne méritait pas d'apprendre son mariage de façon aussi abrupte.

Soudain, Agnès poussa un petit cri et se courba en deux. Sinclair se précipita.

– Qu'avez-vous ? Vous êtes si pâle !

– Ce... n'est... rien, souffla-t-elle. Une douleur... Rentrons, mon ami, voulez-vous ?

Déjà un laquais accourait pour apporter un tabouret à la jeune marquise qui put s'asseoir un instant. Kervignac exigea qu'on lui fasse amener une vinaigrette<sup>154</sup> afin de reconduire son épouse vers leur voiture, et l'on accéda rapidement à sa demande.

– Sans doute Madame a-t-elle ses vapeurs<sup>155</sup>, constata un autre valet sur un ton scientifique en aidant la future mère à s'installer.

– C'est passé... Je me sens déjà mieux, murmura Agnès.

– Nous rentrons ! trancha Sinclair. En montant dans la petite voiture dont il prit les rênes, il se retourna vers Éloïse pour la saluer.

La duchesse avait disparu.

---

147. Cf. *La Cour de Versailles aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Jacques Levron, p. 144.

148. Bâti en 1670 sur l'emplacement du village de Trianon, l'édifice était un ensemble de constructions légères à charpente fine en bois recouverte de céramiques. Trop fragile, il fut détruit en 1687.

149. Ainsi Mme de Montespan et la princesse Palatine

surnommaient-elles Mme de Maintenon. L'histoire du duc du Maine est vraie. Louis XIV appréciait beaucoup ce fils qu'il avait eu avec Athénaïs et que Françoise Scarron, qui n'était pas encore marquise de Maintenon, avait élevé depuis sa naissance. De complexion fragile, l'enfant était d'une intelligence remarquable. Il adorait sa gouvernante, qui le lui rendait bien. Dans la guerre que se livraient les deux femmes, le duc du Maine était une pièce maîtresse, car il avait l'oreille de son père, ce dont Mme de Maintenon usait et abusait.

150. Balançoire.

151. Chariot sur rails en bois, ancêtre, si l'on peut dire, des montagnes russes !

152. Sorte de croquet.

153. « Le serdeau constituait un des offices les plus originaux de la Cour. À l'origine, les officiers du "sert de l'eau" ou du "sert d'eau" versaient à boire à Sa Majesté. Leur rôle s'était transformé au cours des siècles et, sous Louis XIV, se bornait à recevoir des mains des gentilshommes servant les plats desservis de la table royale et à les porter dans la salle où mangeaient les serviteurs. Mais les officiers du serdeau en réservaient la plus grosse part, car ils jouissaient d'un privilège qu'ils exerçaient âprement. Ils étaient autorisés à revendre des surplus de nourriture » (cf. Jacques Levron, *op. cit.*, p. 145).

154. Petite voiture à deux roues tirée par un cheval de petite taille ou un poney.

155. « Affection proche de la migraine (maux de tête, vertiges, étourdissements, nausées, perte d'appétit, etc.) que la médecine classique associe à des vapeurs qui proviendraient de l'estomac ou du bas-ventre et qui remonteraient vers le cerveau. Ces vapeurs se confondent parfois avec un état mélancolique lié à une contrariété ou un chagrin » (cf. Stanis Perez, *op. cit.*,

p. 638).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ensemble ! Vous ne vous souvenez pas ? Cela vous faisait horreur, à cette époque ! Et vous avez bien su vous maîtriser lorsqu'il s'agissait de moi... Sans doute votre femme a-t-elle des appas qui surpassent les miens ou des talents cachés, je ne sais...

– Nous avons été si proches par le passé, Éloïse...

– *Par le passé*, vous faites bien de le souligner. C'est presque lors d'une autre vie... Il est advenu tant d'événements dramatiques dans la mienne que je n'ai guère eu le temps de m'appesantir sur vos manquements. Maintenant, excusez-moi : je suis très lasse, je voudrais rentrer.

Sinclair lui attrapa le poignet et la retint dans la voiture.

– Songeriez-vous à m'empêcher de descendre ? demanda-t-elle, stupéfaite.

– Je voulais juste que vous sachiez pourquoi je suis marié aujourd'hui, rien de plus. J'ai été désolé que vous l'appreniez aussi brutalement l'autre jour.

Éloïse le regarda un instant. Il avait l'air malheureux et elle en fut attristée. Mais l'heure n'était plus à l'attendrissement. Lorsqu'il rentrerait de ses voyages, Sinclair vivrait désormais sur ses terres auprès d'une autre femme. Il n'était plus question d'amitié entre eux, et encore moins d'autre chose.

– Sinclair, je suis navrée que votre existence ait pris ce tour, croyez-le. Nous sommes loin tous deux des jeunes gens insoucians que nous étions quand nous nous sommes connus... Le temps a passé, j'ai frôlé la mort, j'ai vécu en prison, je n'ai pas eu d'enfants. Mon avenir aujourd'hui est bien incertain. Alors, soyez assuré que je compatis à votre désarroi, mais je considère avoir suffisamment de difficultés à reconstruire ma propre vie sans encore devoir me soucier de la vôtre. Transmettez mes amitiés à la marquise de Kervignac, je vous souhaite le bonsoir, dit-elle en ouvrant la portière pour se

précipiter au-dehors.

– Je pense à vous, Éloïse, chaque jour ! avoua soudain Sinclair dans un élan désespéré.

La duchesse, descendue de voiture, se retourna vivement, les larmes aux yeux.

– Il ne faut pas, Sinclair... Il est trop tard.

Ils se regardèrent douloureusement, puis le cocher fit claquer son fouet et l'attelage repartit.

Les mots de la jeune femme résonnaient encore aux oreilles du marquis lorsque la berline tourna l'angle de la rue.

---

159. Le 25 août, par lettres de cachet.

160. En 1628, Jean de Rotrou était devenu le dramaturge de la troupe des Comédiens du roi, à l'hôtel de Bourgogne. Il mourut de la peste en 1650 à Dreux.

161. Mort en 1660, l'auteur du *Roman comique* fut le premier époux de Françoise d'Aubigné, petite-fille du poète Agrippa d'Aubigné et future Mme de Maintenon.

162. Sacré en 1644, il mourut en 1690.

## XLIX

*Vincennes, 22 novembre 1680*

La chambre de l'officier de sauvegarde, située au rez-de-chaussée du donjon de la forteresse de Vincennes, était basse de plafond et mal éclairée. Le temps gris et pluvieux assombrissait encore la pièce, et les petites flammes des trois chandeliers, qui vacillaient à chaque déplacement de Louvois, animaient de jeux d'ombres les murs blanchis à la chaux. Le ministre d'État avait fait, sur ordre du roi, le voyage depuis Paris, emmenant Mlle des Œillets, afin de confronter l'ancienne demoiselle de compagnie de Mme de Montespan à ses détracteurs.

L'affaire avait fort contrarié Sa Majesté.

Mlle des Œillets n'était certes plus au service d'Athénaïs depuis trois ans, mais son nom était cité à plusieurs reprises dans les interrogatoires de Lesage, de Guibourg et de la fille de la Voisin, lesquels affirmaient l'avoir rencontrée maintes fois. Elle venait, disaient-ils, de la part de la favorite chercher des philtres d'amour pour enherber le roi.

Mais elle était accusée, dans le même temps, de s'être procuré des poisons... Qu'Athénaïs ait fait ingurgiter au souverain des poudres en vue de recouvrer son amour était une chose, qu'elle ait souhaité l'empoisonner en était une autre. Louis, épouvanté à cette idée, avait demandé la suspension de la chambre de l'Arsenal<sup>163</sup>. La Filastre venait d'être exécutée, cependant les accusations pleuvaient encore, et le nom de Mme de Montespan revenait, hélas, souvent. Le monarque était déterminé à faire la lumière sur cette affaire, mais en évitant à toute force le scandale.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Cela n'a aucun sens !

– Sauf, intervint La Reynie, si la marquise sentait que sa faveur avait tourné !

– Quoi ! s'exclama Colbert, concevoir le dessein d'empoisonner son maître, son bienfaiteur, son roi, une personne que l'on aime plus que sa vie ; savoir que l'on perdra tout en le perdant et se porter à l'exécution de cette furieuse entreprise, et cependant dans cette affreuse pensée conserver toute la tranquillité d'âme qu'une innocence la plus pure peut produire ! Ce sont des choses qui ne se conçoivent pas ; et Sa Majesté qui connaît bien Mme de Montespan jusqu'au fond de l'âme ne se persuadera jamais qu'elle ait été capable de ces abominations<sup>175</sup> !

– Vous êtes un grand ami de la marquise et aussi un peu de sa famille<sup>176</sup>, remarqua Louvois. Peut-être que cela vous incite à l'indulgence...

– Nenni, monsieur ! rétorqua le ministre, outragé. L'affection que je voue à Mme de Montespan n'aveugle point mon jugement, et je ne saurais montrer plus de probité envers mon roi qu'en lui exposant les faits honnêtement, comme je m'y emploie.

– Il suffit ! ordonna Louis XIV. L'heure est grave et je ne puis tolérer pareilles querelles en mon conseil. Nous sommes ici pour tenter de faire toute la lumière sur cette affaire qui pourrait bien éclabousser le trône ! Monsieur de Louvois, qu'avez-vous à porter à notre connaissance concernant Mlle des Œilletts ?

– Je la crois coupable, sire. Ses arguments ne sont pas convaincants, l'histoire de cette cousine qui se serait fait passer pour elle tient de la fable, et elle a été formellement reconnue lors de la confrontation avec nos détenus, que j'ai, à la demande de Votre Majesté, organisée à Vincennes, répondit Louvois.

Le roi marqua un temps et se tourna de nouveau vers Colbert qui attendait l'autorisation de son maître pour prendre la parole.

– Colbert, votre avis ?

– Là encore, sire, permettez-moi d'émettre des réserves. Il me semble que cette confrontation n'a pas été convenablement menée.

Louvois fronça les sourcils.

– Je pense, reprit le contrôleur général des Finances, qu'il eût été bien plus judicieux de faire apparaître Mlle des Œilletts au milieu de cinq autres femmes et de voir si chacun la reconnaissait, elle plutôt qu'une autre. Au lieu de quoi, en la présentant seule, on a permis à nos témoins de la désigner, alors qu'ils ne l'avaient peut-être jamais vue !

– Est-ce aussi votre sentiment, monsieur de La Reynie ? s'enquit le roi.

– Il est vrai, concéda le lieutenant général de police, que je ne peux qu'approuver M. Colbert sur ce point. Nous sommes à l'évidence face à un vice de procédure.

– C'est un fait, confirma Boucherat.

– Et j'aimerais rappeler tout de même à ce conseil, triompha Colbert, que ladite Mlle des Œilletts n'était plus au service de Mme de Montespan depuis 1677, c'est-à-dire deux ans, au moment de l'affaire qui nous occupe ! La marquise n'avait donc aucune raison de recourir à elle !

Louis XIV se leva et fit lentement le tour de la table devant laquelle étaient assis ses ministres.

– Soit. Admettons. Mais restent ces pratiques sataniques auxquelles Mme de Montespan se serait prêtée... avança le roi en regardant Colbert d'un air interrogateur.

– Je me permets de rappeler à Sa Majesté que l'abbé Guibourg a prétendu avoir célébré une messe noire sur le ventre d'une femme masquée, dans une mesure à Saint-Denis. Il n'y a

que la Filastre pour avoir affirmé qu'il s'agissait de la marquise. Si le visage de cette personne était dissimulé, comment peut-elle nous assurer de son identité ?

– Ne s'est-elle pas d'ailleurs rétractée ? demanda Louvois.

– Pas exactement, intervint La Reynie. Comme je vous l'ai écrit, la Filastre est revenue sur les faits d'empoisonnement sur Mlle de Fontanges, mais elle a bien confirmé la participation de Mme de Montespan à ce rituel célébré par l'abbé...

– Ce Guibourg est un imposteur public qui a fait profession ouverte d'illusions, de malices et de mensonges, chargé de tout ce qui se peut imaginer de crimes<sup>177</sup> ! protesta Colbert.

Le roi avança d'un pas vers la table et s'appuya sur ses mains, considérant avec gravité les trois hommes qui le regardaient.

– Je me demande si nous n'aurions pas intérêt à maintenir close la Chambre ardente. Cette affaire s'approche trop dangereusement du trône... dit-il d'un air soucieux.

La Reynie se redressa d'un bond.

– Sire, cela ne se peut ! Nous détenons encore de très nombreux suspects à Vincennes !

– Nous ne pouvons présenter aux juges des dossiers comportant des accusations aussi graves à propos de la mère de mes enfants qui sont, je vous le rappelle, légitimés de France ! répondit Louis XIV avec détermination.

– En ce cas, Majesté, je vous conjure, comme je l'ai fait ces trois derniers jours, de soumettre aux magistrats, sous le contrôle du président de la Chambre, M. Boucherat, et du chancelier, des documents amputés de ces déclarations gênantes ! Cela permettra quand même de ne pas laisser tous ces crimes impunis ! Vous pourrez, si vous le désirez, juger en personne ceux ou celles qui seront impliqués dans les affaires

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Paris, septembre 1681*

Un châle posé sur ses épaules, Éloïse sommeillait, calée entre des coussins, dans son cabinet ouvert sur une terrasse donnant sur le jardin. L'air était doux et le soleil qui pénétrait par les croisées entrebâillées illuminait le parquet ciré et allumait le feu sur les dorures des boiseries. Un léger grincement des gonds de la porte la tira de sa langueur. Le majordome venait lui annoncer que le lieutenant Desgrez souhaitait être reçu. La duchesse se releva d'un bond, se rajusta devant le grand miroir qui surmontait la cheminée et pria son domestique d'introduire le visiteur, non sans une certaine angoisse. Elle devait manifestement avoir le visage soucieux, car le policier crut bon de la rassurer dès qu'il l'eut saluée.

– Soyez tranquille, madame, nous vous avons causé assez de tracas comme cela...

– Presque deux années de prison, pour une innocente, c'est en effet beaucoup, répondit Éloïse sans aménité.

– Je conçois fort bien que cela ait pu être effroyable, malgré des conditions de détention améliorées... Et c'est un peu pour cette raison que je suis ici. Comme mon enquête me menait non loin de votre hôtel, je me suis permis de venir m'enquérir de votre bien-être.

– Comme vous le voyez, je réapprends à vivre dans ma nouvelle existence. D'autres ont eu moins de chance que moi...

– À qui pensez-vous, madame ? interrogea Desgrez avec courtoisie.

– À Mme de Montespan, par exemple, que l'on accuse

toujours dans Paris d'avoir empoisonné Mlle de Fontanges, alors qu'il n'en est rien, comme vous le savez ! Ne pouvez-vous faire interdire ces libelles ?

– Nous y travaillons, madame, croyez-le bien, mais notre ardeur se porte en premier lieu sur ceux qui visent le roi. Il est vrai que cette malheureuse affaire, qui touche tant de gens de haute naissance, discrédite beaucoup la noblesse dans l'esprit du petit peuple qui ne demande qu'à s'enflammer...

– Elle perd aussi la marquise dans le cœur du roi, ce qui lui est un grand chagrin. Elle espérait tellement recouvrer l'amitié de Sa Majesté...

– Madame, il ne m'appartient pas de commenter les décisions du roi. Sachez seulement qu'en l'état actuel des choses dans ce dossier il ne semble guère probable que nous assistions à un retour en grâce de Mme de Montespan !

– Cette nouvelle m'afflige. Plus rien n'est pareil à la Cour...

– Comment l'entendez-vous ?

Éloïse servit une tasse de chocolat et l'offrit à son hôte.

– Le climat y est changé. Ce n'est plus aussi joyeux ni vivant... Nous avons été témoins de la lutte des favorites, que Mme de Maintenon a gagnée, mais il n'y a pas que cela...

– Quoi d'autre ? demanda Degrez en prenant une galette au beurre.

– Voyons, monsieur Desgrez, il n'y a pas que les femmes pour être rivales. M. Colbert et M. de Louvois se livrent une guerre sans merci, je ne vous apprend rien !

– Certes, tout le monde sait qu'ils ne s'apprécient guère !...

– Mais ce que l'on ignore, c'est que ce sont les amis de M. Colbert qui sont sans cesse accusés dans cette horrible affaire des poisons ! La duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, le maréchal de Luxembourg, sa belle-sœur, la princesse de Tingry, la duchesse de Vivonne... Et

Mme de Montespan qui, comme vous le savez, a marié son neveu à la fille de ce ministre, ce que Louvois ne lui a jamais pardonné ! Dieu est témoin que, dans ma famille, nous ne portons pas M. Colbert dans notre cœur, à cause de l'arrestation du surintendant Fouquet qui a élevé ma mère comme sa propre fille. Mais il faut tout de même raison garder !

Desgrez considérait la jeune duchesse avec émerveillement. Elle paraissait fragile et pourtant forte, belle et pertinente. Il avait une envie folle de la prendre dans ses bras et semblait l'écouter parler, mais n'entendait plus, détaillant les traits de son visage, les mouvements de ses lèvres, ses mains fines et gracieuses qui bougeaient afin d'animer son discours. Une image vint alors se superposer à ce charmant tableau, celle de Sinclair de Kervignac. Son flair de policier ne l'avait pas trompé, il était évident que ces deux-là s'étaient aimés. La morsure de la jalousie vint le tenailler, et soudain, il ressentit le besoin de la blesser au regard de cet amour qu'elle ne lui donnerait jamais, et de savoir aussi si les deux amants supposés se voyaient toujours...

– Pour parler de choses un peu plus attrayantes que la disgrâce de votre amie la marquise, avez-vous des nouvelles de M. de Kervignac depuis qu'il a un fils ? J'ai eu tout à fait par hasard connaissance de cet heureux événement, mais ne l'ai point revu à Versailles... Il est vrai que Sa Majesté achète moins de bijoux à présent que Mme de Maintenon prône l'austérité !

La main d'Éloïse se mit à trembler et elle veilla à reposer sa tasse sur le guéridon. Alors, d'une voix qu'elle voulait ferme, elle demanda, avec un pâle sourire :

– Oh, en vérité ? M. de Kervignac a un fils ? Je l'ignorais, il n'a pas pris soin de m'en avvertir.

– Sans doute est-il maintenant trop occupé sur ses terres avec toute sa petite famille... avança Desgrez en guettant les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



– Tiens, voyez donc qui nous arrive !

Le marquis de Kervignac avançait en effet dans leur direction. Dans un habit de drap bien coupé, le teint hâlé, il salua les deux amies avec grâce.

– Je me réjouis de ces circonstances qui nous mettent en présence, dit-il en regardant surtout la duchesse de Vermonfort. Je suis sincèrement très heureux de vous revoir.

Éloïse ne parvenait pas à articuler un mot. Ce fut Athénaïs qui vola à son secours.

– Il est vrai que depuis votre mariage, marquis, vous oubliez quelque peu vos amis ! Nous n'avons guère eu l'occasion de vous côtoyer toute cette dernière année ! C'est tout à fait incidemment, d'ailleurs, que j'ai su que vous aviez un fils...

– Il est vrai, madame, et je m'en excuse. J'ai manqué à tous mes devoirs et vous me pardonnerez, je crois, lorsque vous en connaîtrez la cause...

La marquise de Montespan, qui n'avait rien perdu de sa superbe, surtout en dehors de la présence du roi, eut une moue boudeuse.

– Il faudra en effet que vous soyez convaincant, très cher, car un an, c'est tout de même bien long...

Éloïse dévisageait Sinclair, sans toutefois prendre part à la conversation. Quelque chose en lui était changé... Un air plus grave, l'œil moins rieur.

– J'ai eu, madame, comme vous l'avez dit, le bonheur d'avoir un fils. Mais un mois et demi plus tard, cet enfant a perdu sa mère qui ne s'est pas relevée de ses couches. Mon deuil s'est achevé voilà seulement quelques mois.

Éloïse eut l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds. Agnès, cette si jeune femme, était morte ! Décomposée, elle bredouilla :

– Sinclair, je suis tellement désolée...

– Cela est fort triste, en effet, mais ma foi assez courant ! intervint Athénaïs. Regardez Fontanges ! Tout le monde m'accuse de l'avoir empoisonnée, alors qu'elle est, à n'en pas douter, morte d'avoir enfanté ! Je suis navrée pour vous de ce bien triste dénouement, marquis, et affligée pour votre fils qui ne connaîtra pas sa mère. Cela étant, mes propres enfants en ont une, et on voit ce que cela leur suggère !

La duchesse de Vermonfort regarda Athénaïs de biais. Le peu de compassion de la marquise, comme le fait qu'elle ramenait toujours la conversation sur ses problèmes personnels, lui parut particulièrement indélicat. Elle se sentit gênée pour elle et, étourdiment, murmura :

– Je suis épouvantée par ce drame. Je n'ai rencontré qu'une seule fois votre épouse. C'est affreux, elle doit vraiment vous manquer.

Sinclair leva un sourcil et la regarda attentivement. Il comprit que sa remarque n'avait rien d'ironique et en fut touché.

– C'est un grand malheur, en effet. Agnès était bien trop jeune pour mourir. Je dois repartir dès demain pour Saint-Malo où m'attendent mes affaires, mais je vous ferai, madame de Vermonfort, si vous le permettez, une petite visite à mon retour. Mesdames...

Il salua et tourna les talons sans laisser à quiconque le temps de répondre.

– Vous avez été parfaite ! susurra la marquise. Suggérer que sa femme puisse lui manquer et marquer votre affliction... Non, vraiment, bravo !

– Mais enfin, j'étais sincère ! rétorqua Éloïse, scandalisée.

– En vérité ? s'étonna Athénaïs. Alors là, vous ne cessez de me surprendre ! Nous n'ignorons pas, vous et moi, que Sinclair ne s'est pourtant jamais entiché de cette petite dinde !

– Mais qu'en savez-vous ? Peut-être ont-ils fini par s'aimer à

force d'être ensemble, et...

– Et vous lisez trop de livres ! coupa la marquise. Sinclair est un homme de devoir. Il a épousé cette fille parce que son honneur l'exigeait ; il a tenu son deuil pour les mêmes motifs. Son fils n'aura pas à rougir de sa conduite envers sa défunte mère, lorsqu'il l'apprendra, plus tard. Mais jamais Kervignac n'aura aimé cette femme, de cela je jurerais !

– Vous avez sans doute raison... Mais les choses ne sont pas non plus figées ! Je l'ai trouvé tendu et préoccupé. Il est souvent difficile à cerner... constata Éloïse.

– Je vous l'accorde ! Il faudra d'ailleurs que vous m'expliquiez, demanda Mme de Montespan, sarcastique, pourquoi ce jeune homme vous appelle tantôt par votre nom, tantôt par votre prénom...

– Il est en deuil. Le fait d'user de mon nom témoigne probablement de cet éloignement que l'on ressent dans l'affliction...

Athénaïs partit d'un grand éclat de rire qui la fit paraître plus jeune l'espace d'un instant.

– Qu'ai-je dit de si drôle ? questionna Éloïse, vexée.

– Ma chère, si cet homme se sent loin de vous, je suis l'archevêque de Cantorbéry<sup>199</sup> ! Et vous verrez certainement des marques de son « éloignement » lorsqu'il vous rendra visite, ce à quoi il ne manquera pas dès son retour ! ajouta la marquise avec une lueur de malice dans le regard.

– Athénaïs !

– Je sais ce que je dis, rétorqua Mme de Montespan d'un ton péremptoire, car si l'amour m'a oubliée ; moi, chère petite, je n'ai pas oublié l'amour !

---

196. Ce joyau de l'art baroque, commencé en 1678, fut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

courage. Il se racla la gorge et reprit :

– Vous souvenez-vous de notre entrevue à la sortie du théâtre ?

– C’était il y a tout juste deux ans... murmura-t-elle.

– Je vous avais confié que je ne vous oubliais pas...

Elle se redressa dans une attitude de défense.

– En effet. C’était très aimable de votre part ! lâcha-t-elle, roide.

– Pourquoi ai-je le sentiment que cette idée vous déplaît ?

– Je vais vous répondre, Sinclair, repartit Éloïse calmement. Peu me chaut d’occuper parfois vos pensées... La belle affaire ! J’ai subi la violence, les menaces, j’ai eu peur... J’ai été désespérée au point d’appeler la mort de mes vœux. Et que faisiez-vous, mon très cher *ami* ? Vous étiez... parti, me laissant accroire que je ne revêtais aucune importance à vos yeux...

– Je vous ai écrit alors que vous étiez emprisonnée, souvenez-vous... Vous ne m’avez jamais répondu !

– Il était trop tard ! À quoi cela aurait-il servi ? Je pensais que j’allais mourir sur l’échafaud !

– J’aurais pourtant aimé avoir de vos nouvelles...

– Cela aurait-il changé quoi que ce soit ? Vous n’étiez à mes côtés ni avant, ni pendant, ni après ce drame !

– Quand je suis revenu, j’ai tenté de vous revoir et j’ai appris ce qu’il était advenu de vous. Votre père peut témoigner du fait que je lui ai proposé de vous faire évader ! Je n’ai repris la mer que lorsque j’ai su que vous seriez innocentée et que vous alliez être libérée ! Et j’y étais obligé, Éloïse ! Mais jamais je ne vous aurais laissé exécuter sans risquer l’impossible, vous devez me croire !

– Je vous crois. Cependant, où étiez-vous en ces jours maudits qui précédèrent mon emprisonnement ? J’ai imploré votre aide dans ce mariage désastreux où l’on me persécutait...

J'avais alors tant besoin de votre soutien, de votre réconfort, de votre présence, même silencieuse... Mais vous n'étiez pas là !

Elle le regarda douloureusement, puis détourna les yeux et asséna :

– Je n'ai sincèrement que faire d'une amitié comme la vôtre !  
Sinclair soupira.

– J'ai été sot, je n'ai pas compris... J'ai eu peur de cette force qui me poussait vers vous, de ces sentiments... que je refusais. Vous veniez de vous marier, Éloïse, j'ai pensé que ma place n'était plus à vos côtés... Et puis, soyez honnête, l'« aide » que vous êtes venue me demander était tout de même d'un genre un peu particulier ! ajouta-t-il avec force.

– Ne jouez pas les jouvenceaux effarouchés : vous n'avez pas été aussi regardant lorsqu'il s'est agi de faire un enfant à une jeune fille innocente ! remarqua-t-elle avec amertume.

Le visage de Sinclair était tendu, sa mâchoire crispée, ses traits tirés malgré son hâle.

– Je l'ai payé assez cher ! rétorqua-t-il, glacé.

Le silence tomba.

Éloïse, décontenancée par la spontanéité de Kervignac, qui en disait long sur la réussite de son mariage, sentit les larmes venir, à son corps défendant.

– Je vous en prie... Vous avez assez pleuré toutes ces dernières années. J'aime encore mieux votre colère que votre chagrin... dit-il doucement en lui prenant la main.

La jeune femme la retira vivement.

– Oh, n'ayez crainte ! J'ai beau avoir du chagrin, je n'en suis pas moins en colère !

Le marquis la regarda tendrement et se retint de sourire. Il aurait voulu la serrer dans ses bras, effacer le mal qu'il lui avait fait, mais le moment n'était pas venu, elle n'était pas prête.

– Éloïse, me pardonneriez-vous un jour ce manquement ?

– Je ne sais... Comment puis-je être sûre que vous ne m'abandonnerez plus ? Après tout, vous avez maintenant un enfant et votre passion pour la mer...

Sinclair leva un sourcil.

– J'ai failli, je le reconnais, néanmoins je ne suis pas à ce point dénué de jugement pour commettre deux fois la même erreur ! L'absence, le manque, nous révèlent l'importance des êtres ou des choses... Je l'ai compris en étant loin de vous. Je pensais à vous et je craignais vous avoir perdue. Je ne suis pas un homme de cour, Éloïse, je ne vous écrirai pas de billets, je ne vous jouerai pas la sérénade. Un marin ressent les choses plus qu'il ne sait les dire. Face à la mer, on ne peut pas tricher. Je suis sans doute maladroit, mais n'en suis pas moins sincère. Vous devez me croire...

– Vous me priez de tout oublier, mais hélas, c'est impossible... dit-elle douloureusement.

– Éloïse, ne commettez pas par orgueil la bêtise que j'ai commise par lâcheté. Je sais que je vous ai blessée et que vous êtes encore meurtrie ; cependant, j'emploierai chaque jour de ma vie à vous prouver que vous avez eu raison de m'accorder de nouveau votre confiance.

La jeune femme le considéra un instant, triste et perdue.

– Non... Je ne veux plus de votre amitié, parvint-elle à articuler.

D'un mouvement souple, il fut tout près d'elle.

– Aussi n'est-ce pas mon amitié que je vous offre...

Avant qu'elle n'ait pu comprendre la portée de ces mots, elle sentit les bras de Sinclair l'enlacer et ses lèvres trouver impatiemment les siennes.

---

210. Aménagée en 1666, elle était ornée de trois marbres sculptés représentant Apollon, les nymphes et les chevaux du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



elle et la rattrapa comme elle entraît en courant dans les vagues. Il lui prit la main et ils s'élancèrent ensemble, jusqu'à ce que l'eau se fasse plus profonde et qu'ils soient entièrement immergés.

– Diable, vous savez donc nager ? s'étonna-t-il avec admiration.

– Eh bien... oui ! Ma mère a appris cela à Vaux, dans les bassins alimentés par l'Anqueil qui traverse le domaine, et elle m'a toujours dit qu'il était important de savoir le faire. C'est, de plus, une sensation délicieuse ! Aussi m'a-t-on enseigné à nager, avec mes frères, de la même façon : dans la rivière qui arrose nos terres à Mergenteuil !

Sinclair la prit dans ses bras.

– Je suis donc épris d'une sirène !

– C'est le risque lorsqu'on est marin ! répondit-elle en l'embrassant.

Il avait la peau mate de celui qui vit torse nu en plein air, et la jeune femme laissa courir ses mains dans son dos. Ils demeurèrent enlacés, bercés par le mouvement des vagues, puis sortirent pour remonter se sécher. Sinclair fit du feu, tandis qu'Éloïse tordait ses cheveux et s'enveloppait dans un linge de toile, installée sur une couverture épaisse devant les flammes qui éclairaient la grotte. Il la rejoignit bientôt.

– Nous avons commencé une conversation, je crois... dit-il en écartant une mèche de son visage.

– Il me semble, en effet... répliqua-t-elle, l'air coquin.

Sinclair était heureux de la voir confiante et détendue lorsqu'il lui faisait l'amour. La première fois qu'il l'avait de nouveau tenue dans ses bras, il avait craint de la sentir brisée, martyrisée par de trop douloureux souvenirs. De fait, elle avait refusé, tout d'abord, qu'il vînt sur elle, préférant garder l'initiative. Le marquis avait respecté ses appréhensions,

désireux de lui faire oublier sa peur et son dégoût. Il l'avait vue devenir chaque fois plus entreprenante et plus épanouie. À présent, il n'était pas rare qu'elle le provoquât, s'enhardissant dans des jeux toujours plus audacieux.

Allongée sur le dos, Éloïse fermait les yeux, tout à la sensation des mains de Sinclair, qui parcouraient son corps. Après avoir pris sa bouche avec fougue, le jeune homme embrassa ses seins, son ventre, la caressant entre les jambes jusqu'à l'inciter à se tendre vers sa main. Il posa ses lèvres sur son intimité et entreprit de la faire s'ouvrir à lui de sa langue, tandis que ses paumes continuaient d'effleurer sa peau. Lorsque ses soupirs devinrent plus profonds, Sinclair sut qu'elle était prête et entra en elle, lentement d'abord, puis d'une poussée vigoureuse qui la fit se cambrer. Il se redressa sur ses bras pour la regarder, cependant qu'il accélérât son va-et-vient. Éloïse noyait son regard dans le sien, l'accompagnant dans sa danse amoureuse. Puis tous deux basculèrent pour s'asseoir, sans s'être désunis. Sinclair, les mains sur les hanches de sa compagne, la guidait dans son mouvement, tandis qu'Éloïse l'accueillait toujours plus profondément en elle. Leurs bouches se cherchaient, éperdument. Le jeune homme s'allongea sur le dos et Éloïse continua de le chevaucher, accélérant la cadence pendant qu'il lui caressait les seins, jusqu'à ce que leurs cris de plaisir se rejoignent alors qu'il explosait en elle.

Alanguie, elle vint se blottir contre lui.

– Je t'aime.

Il resserra son étreinte en passant sa main sur sa joue.

Tous deux demeurèrent un moment silencieux.

– Je me souviens de toutes ces nuits où je songeais à toi, de tous ces jours où je me demandais ce que tu faisais, qui tu voyais, si tu aimais quelqu'un... Que de temps perdu ! souffla-t-il.

– Et moi, je repense à la prison quand je croyais que j’allais être condamnée et mourir, je voyais ton visage... Et je savais que ma dernière pensée serait pour toi. Jamais je n’aurais même rêvé être ici un jour, dans tes bras !

– La route a été longue... pour tous les deux !

– Parle-moi un peu d’Agnès, demanda Éloïse en se redressant sur un coude.

Sinclair fronça les sourcils.

– Il n’y a pas grand-chose à en dire. Je pense que j’ai fait son malheur. Je ne suis pas parvenu à l’aimer et elle est morte d’avoir mis au monde l’enfant que je lui ai fait...

La voix de Sinclair était sourde, douloureuse. Éloïse y décela tout le poids de la faute qui l’accablait, l’affreuse certitude d’avoir poussé la jeune femme vers la tombe.

– Sinclair, tu m’as dit toi-même qu’Agnès s’était jetée à ton cou... Beaucoup de femmes meurent en couches, tu n’es pas responsable de cela !

– Elle était jeune, naïve... J’aurais dû résister. Mais je t’avais perdue, alors elle ou une autre... J’ai failli aux devoirs d’un gentilhomme... Et je m’en veux terriblement aujourd’hui.

– Tu as un fils et tu te dois à lui ! répliqua-t-elle avant d’ajouter : il me tarde d’ailleurs de le rencontrer !

– Il est toute ma fierté ! Penses-tu que tu parviendras à l’aimer ? demanda-t-il d’une voix étranglée d’émotion.

Le sourire d’Éloïse illumina son visage.

– Un enfant de toi ? Mais je l’aime déjà !

Sinclair la serra dans ses bras et déposa une pluie de baisers dans son cou et sur ses lèvres.

– Mon amour, tu es la tentation incarnée ! Toutefois, si nous rentrons au château sans avoir touché à ce panier, Jeannette sera très contrariée ! Tiens, rapproche-toi du feu... dit-il en lui tendant un morceau de tourte dans lequel la jeune femme mordit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

alors à environ 4,5 millions de livres), insulta son cercueil lors de ses obsèques à Saint-Eustache.

## LXIX

*Versailles, octobre 1683*

Il faisait nuit noire et un vent glacé soufflait dans les grands arbres du parc. Dans l'ancienne chapelle du château, quelques candélabres avaient été allumés à la hâte et un petit groupe de personnes frissonnait dans ce lieu battu par les courants d'air, attendant avec des airs de conspirateurs et parlant tout bas, comme si le moindre murmure eût été capable de s'amplifier en écho. Il y avait là le père de La Chaise, confesseur du roi, l'archevêque de Paris, monseigneur de Harlay, M. de Montchevreuil, Louvois, ainsi que le fidèle valet de la chambre du roi, Bontemps<sup>228</sup>. Tous se tournèrent à l'arrivée du souverain sortant de ses appartements, tenant sa main levée sur laquelle reposait celle de Mme de Maintenon qu'il conduisait à l'autel.

Chacun salua Sa Majesté, et l'archevêque de Paris, qui officiait, débuta la cérémonie.

Dans le plus grand secret, Louis Dieudonné de Bourbon, quatorzième du nom, épousait Françoise d'Aubigné, veuve du poète Scarron, auteur du *Roman comique*...

Il s'agissait bien entendu d'un mariage morganatique. Jamais Mme de Maintenon ne porterait le titre de reine. La mésalliance était à ce point considérable qu'il était même impossible d'envisager d'en informer la Cour. C'est pourquoi, dans le plus somptueux palais d'Europe, le monarque aux mille feux, célèbre pour ses fêtes fastueuses, son goût du luxe et sa démesure, avait choisi de dire oui nuitamment à sa promise, entouré de ses plus fidèles sujets, dans une petite chapelle que l'on n'avait pas

même décorée, afin d'éviter d'attirer l'attention.

Frissonnante d'orgueil aussi bien que de froid, Mme de Maintenon se concentrait sur les paroles du prélat, consciente de vivre un moment historique.

L'échange des consentements s'effectua pour elle comme dans un rêve. Elle peinait à croire qu'elle était parvenue à de tels sommets, supplantant la flamboyante Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, laquelle s'enorgueillissait de ses nombreux quartiers de noblesse. Louis XIV avait tranché. Il la voulait, elle, auprès de lui, et toutes les objections outrées de ses conseillers, soucieux de sa grandeur, avaient été vaines.

– Oui, je le veux, dit le roi avec autorité.

La marquise de Maintenon se tourna vers lui et lui jeta un regard inquiet, comme s'il pouvait encore changer d'avis devant l'énormité et le scandale de cet engagement. Mais le monarque lui sourit, ce qui l'apaisa. À son tour, elle prononça le oui sacramentel, et l'archevêque les déclara unis par les liens du mariage. M. de Montchevreuil, témoin de la mariée, s'avança pour signer l'acte que lui présentait Bontemps.

Louis considéra l'assistance d'un air satisfait.

Celui que l'on nommait « le plus grand roi du monde » venait d'épouser<sup>229</sup> une veuve, roturière, entrée naguère à son service comme gouvernante de ses bâtards...

Il avait fait plier ses conseillers, mais n'osa braver l'opinion.

Ce mariage inconcevable et proprement scandaleux devint un secret d'État.

---

228. Cf. *Madame de Montespan*, Jean-Christian Petitfils, p. 331.

229. Le mariage eut lieu dans la nuit du 9 au 10 octobre 1683.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Chapitre XXVI

*Paris, Palais-Royal, février 1679*

Chapitre XXVII

*Saint-Germain, avril 1679*

Chapitre XXVIII

*Paris, bureau du lieutenant de police, avril 1679*

Chapitre XXIX

*Environs de Saint-Germain, mai 1679*

Chapitre XXX

*Paris, prison du Châtelet, 9 mai 1679*

Chapitre XXXI

*Saint-Germain, août 1679*

Chapitre XXXII

*Paris, septembre 1679*

Chapitre XXXIII

*Versailles, novembre 1679*

Chapitre XXXIV

*Paris, novembre 1679*

Chapitre XXXV

*Saint-Germain, janvier 1680*

Chapitre XXXVI

*Piémont, prison de Pignerol, janvier 1680*

Chapitre XXXVII

*Clagny, février 1680*

Chapitre XXXVIII

*Versailles, février 1680*

Chapitre XXXIX

*Paris, 22 février 1680*

Chapitre XL

*Forteresse de Pignerol, mars 1680*

Chapitre XLI

*Versailles, mars 1680*

Chapitre XLII

*Paris, prison de la Bastille, avril 1680*

Chapitre XLIII

*Versailles, avril 1680*

Chapitre XLIV

*Paris, place du Châtelet, avril 1680*

Chapitre XLV

*Versailles, juin 1680*

Chapitre XLVI

*Paris, juillet 1680*

Chapitre XLVII

*Versailles, août 1680*

Chapitre XLVIII

*Paris, octobre 1680*

Chapitre XLIX

*Vincennes, 22 novembre 1680*

Chapitre L

*Paris, 28 mars 1681*

Chapitre LI

*Clagny, avril 1681*

Chapitre LII

*Versailles, 14 mai 1681*

Chapitre LIII

*Versailles, 29 juin 1681*

Chapitre LIV

*Clagny, juillet 1681*

Chapitre LV

*Paris, septembre 1681*

Chapitre LVI

*Versailles, septembre 1681*

Chapitre LVII

*Paris, décembre 1681*

Chapitre LVIII

*Versailles, avril 1682*

Chapitre LIX

*Versailles, 6 mai 1682*

Chapitre LX

*Paris, juillet 1682*

Chapitre LXI

*Versailles, août 1682*

Chapitre LXII

*Paris, octobre 1682*

Chapitre LXIII

*Versailles, janvier 1683*

Chapitre LXIV

*Paris, février 1683*

Chapitre LXV

*Bretagne, domaine de Kervignac, mai 1683*

Chapitre LXVI

*Versailles, 30 juillet 1683*

Chapitre LXVII

*Clagny, août 1683*

Chapitre LXVIII

*Paris, septembre 1683*

Chapitre LXIX

*Versailles, octobre 1683*

Chapitre LXX

*Saint-Malo, mai 1684*

ÉPILOGUE

*Versailles, juillet 1709*

ANNEXE

BIBLIOGRAPHIE

REMERCIEMENTS